

# Les mémoires de Grand-Loup.

## Sur les traces du Général Lasalle ...

(de Saint Tropez jusqu'au Tyrol)



### En route pour la gloire .

Le 6 juin 1944, nous sommes informés du débarquement en Normandie. Cette nouvelle provoque une grande exaltation et l'espoir d'une participation prochaine aux opérations de libération de notre vieux pays.

Cet espoir prend bientôt forme et dans notre régiment, on parle ouvertement de notre débarquement sur la côte française de Méditerranée.

Aussi, ne sommes-nous pas du tout étonnés quand, le 13 Juillet, le commandement nous fait part de notre déplacement vers le port d'Oran. Le mouvement est prévu pour le 15 juillet au matin. Mon capitaine, apprenant la présence de ma fiancée à Sidi Bel Abbès, a la bonté de m'accorder quelques heures de permission pour lui faire mes adieux. C'est ainsi que je lui fais connaître l'heure de passage de notre régiment sur la route nationale qui mène de Sidi Bel Abbès à Oran.

Comme dans les plus beaux films de guerre, genre "mélo", votre grand-mère et sa vieille tante, seules sur le bord de la route, regardent passer un imposant convoi digne d'un défilé militaire (10 engins par peloton, 50 pour l'escadron, 200 pour le régiment). Elles ont été gâtées, nos deux spectatrices ! Et qui voient-elles dans la tourelle de l'automitrailleuse "Resplendissante" ? Je vous le donne en mille !!!

Nous passerons plusieurs semaines à St Leu, puis sur le plateau désolé de Canastel, poussiéreux et brûlé par le soleil. Pour des raisons de secret militaire, nous sommes des dizaines de milliers de militaires à camper sur ce plateau transformé en un lieu concentrationnaire.

## Les mémoires de Grand-Loup.

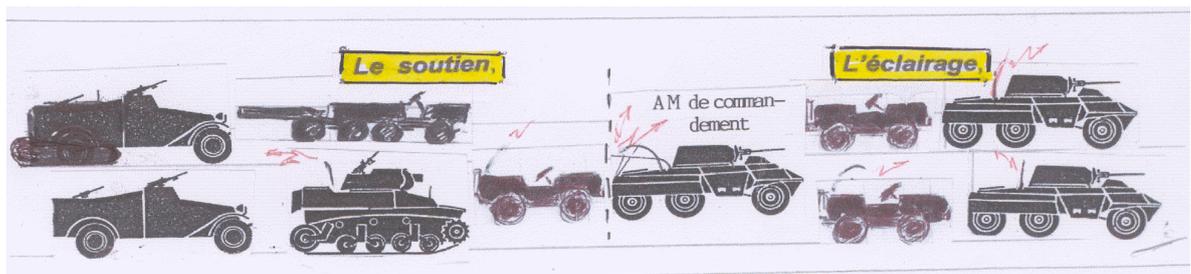
Les officiers américains ont établi une chaîne de montage en vue d'équiper nos véhicules qui doivent pouvoir débarquer dans un mètre d'eau : cheminée d'aspiration et waterproofing (graisse spéciale assurant une étanchéité parfaite des éléments mécaniques).

Dans cette affaire de techniciens, je n'ai pas grand-chose à faire. Je peux donc prendre mon temps pour vous expliquer les missions d'un peloton de reconnaissance et vous présenter les moyens mis en œuvre à cet effet.

Notre rôle, dans une guerre de mouvement, c'est de partir assez largement en avant du gros de l'armée, d'entrer en contact avec l'adversaire en vue de renseigner le commandement sur les positions et l'importance de l'ennemi. (C'est le job des éclaireurs dans les westerns qui vous sont présentés à la télévision).

Notre principal matériel, spécifique d'une unité de reconnaissance, c'est une radio puissante et fiable qui permet de communiquer en permanence avec le commandement. A la limite, ce métier pourrait être confié à de simples jeeps munies d'un émetteur-récepteur de qualité.

Le peloton de reconnaissance type U.S. s'articule en deux parties comme l'indique le croquis ci-dessous :



- **L'éclairage** comporte trois automitrailleuses, (A.M dans notre jargon militaire), et deux jeeps armées d'une mitrailleuse de capot.

Les automitrailleuses américaines type M8 ne sont pas géniales. En 1942, les ingénieurs ont improvisé à partir du matériel civil de l'époque.



Elles présentent pourtant trois qualités fort appréciées :

- elles sont rapides (pointe à 100 Km/h ),
- elles sont parfaitement silencieuses (condition nécessaire à la surprise de l'adversaire),
- elles sont rustiques (pratiquement pas de pannes au cours d'une campagne de plus de 1500 km jusqu'au Tyrol).

Ce blindé léger souffre de quelques défauts : Des aptitudes "tout-terrain" très limitées et une puissance de feu insuffisante. Le canon est un vieux 37 mm français de 1914-1918, qui peut intimider l'adversaire sans lui faire grand mal. (Pour les initiés, on peut se demander pourquoi les Américains n'ont pas utilisé le canon français de 47

## Les mémoires de Grand-Loup.

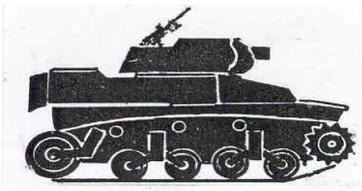
mm modèle 1935 qui équipait nos chars SOMUA et qui répondait mieux aux besoins des unités de reconnaissance). Enfin, l'A.M.8 ne disposait pas d'inverseur, contrairement aux engins similaires européens.

Je ne vous présente pas les jeeps. Ceux qui les ont conçues méritent notre admiration : vives, discrètes, rustiques, aptes à passer par tous les chemins et sentiers, elles élargissent avec bonheur les investigations des automitrailleuses.

Le soutien,

Que j'ai l'honneur de commander à partir de ma jeep "Reims" et qui comporte divers types de matériels :

Ils ont ainsi fabriqué un petit automoteur qui n'est pas esthétique ; c'est le moins que l'on puisse dire. Il est même franchement laid. Laid, mais très efficace. Il tire à une distance maximum de 7 km. Dans la pratique, nous ne l'utiliserons guère au-delà de 3 km. Si les éléments de pointe abordent une lisière de bois ou de village suspecte, le char-obusier doit être prêt à intervenir immédiatement. Cette pièce d'artillerie en appui direct se révélera merveilleusement efficace pendant toute la campagne.



Le char-obusier M8 constitue la pièce-maitresse du soutien. Les arsenaux américains ont disposé un obusier de 75mm sur un châssis de char léger.

Nous disposons aussi du Scout-car mortier. Hélas, hélas, hélas, les Américains ont équipé ce véhicule faiblement blindé d'un mortier de 60 mm qui manque à la fois de puissance et de portée. (Au 2<sup>ème</sup> peloton, mon ami Vidal, vieux routier plein d'expérience et de savoir-faire technique, le remplacera par un mortier de 81 mm récupéré sur les Allemands, matériel qui répondra exactement aux besoins exprimés par les éclaireurs).

Je ne vais pas vous passer sous silence cette horreur de canon anti-char de 57 mm tracté par un dodge 6x6. Son insuffisance notoire devant les cuirasses des panzers et ses délais de mise en œuvre, font le désespoir de l'aspirant. Je finis par détester ce fichu engin qui, de plus, ne possède pas la radio. Finalement l'équipage de cet anti-char nous servira de réserve de voltigeurs pour les patrouilles à pied.

Bon dernier dans le convoi, le half-track et sa remorque blindée où est placée la réserve de munitions pour toutes les armes dont nous disposons.

Ma présentation du peloton de reconnaissance est terminée ; vous en savez suffisamment pour nous accompagner sur-le-champ de bataille.

Toutefois, chez les militaires, une prise d'armes solennelle précède toujours une campagne de guerre. La prise d'armes du 2<sup>ème</sup> R.S.A.R. a lieu le 25 juillet et, là, notre père Lecoq se dépasse. Que dis-je, il se surpasse ! Il nous rappelle d'abord l'héroïsme de notre régiment, encore à cheval en mai 40. Chargé d'une mission de sacrifice devant les panzers allemands pour permettre la retraite de la 14<sup>ème</sup> division du général de Lattre, le régiment a payé cher cette tâche: 500 Hommes sur 700 et 30 Officiers sur 35, colonel compris, ont perdu la vie au village de La Horgne en juin 1940.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Le Colonel Lecoq exalte ensuite les vertus guerrières des cavaliers de l'Empire et il part sur des envolées épiques du genre : "Vous allez moissonner la gloire" . (Cette phrase fait notre bonheur et, quand un camarade nous demande où nous allons, nous répondons invariablement, "Je vais moissonner la gloire, pardi !").

Le colonel termine enfin son brillant discours par une phrase attribuée au Général Lassalle : si j'avance, suivez-moi, si je recule tuez-moi ! ". A Vagney, dans les Vosges, Le P.C. du régiment effectuera un repli tactique de 5 km, mais nous n'oserons pas rappeler à notre colonel ses paroles imprudentes du 25 juillet !

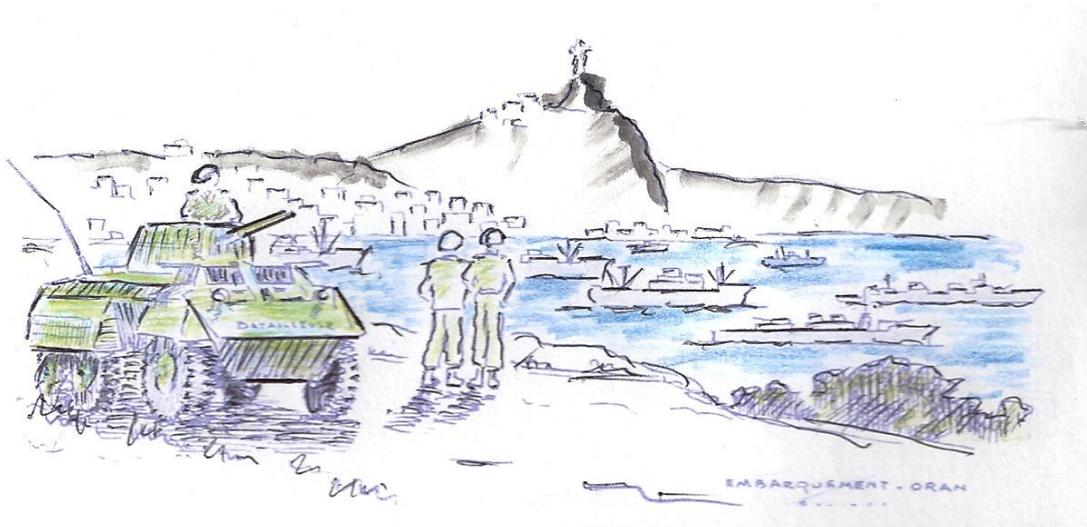
Notre brave patron a oublié de nous rappeler un autre propos du même Général Lassalle: "un hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un jean-foutre ! ". Ce glorieux soldat, tué à 33 ans, a peut-être parlé trop vite. Voilà pourquoi j'ai choisi de placer cette période de grande chevauchée sous le titre : " Sur les traces du Général Lassalle ".

Bien sûr, "Grand-Loup" blague et, en vérité, les paroles du père Lecoq sont très émouvantes. Elles sont écoutées, par tous les assistants, avec beaucoup de gravité.

Une messe suit la cérémonie militaire et tous les chrétiens vont communier avec recueillement. L'incertitude du lendemain nous incite à mettre de l'ordre dans nos comptes avec le Seigneur. "En ce temps-là», pour reprendre une expression que vous, jeunes et fervents lecteurs des évangiles, connaissez bien, la vie spirituelle de "Grand-Loup" est d'une simplicité biblique. Il croit en Dieu et il ne se pose pas de questions. C'est la fameuse foi du charbonnier dont parle volontiers ce cher apôtre, Paul Heissat, notre dernier petit-fils.

Nous voilà fin prêts, moralement et matériellement. Je vous invite donc à franchir la coupée pour participer avec nous à une croisière bougrement intéressante et gratuite de surcroît.

### **Sur le "James Parker", la croisière s'amuse**



Un convoi de bateaux américains nous attend en rade de Mers el Kèbir. Nous montons à bord dès le 9 août 1944, mais c'est le 11 août seulement que nos navires quittent le port pour se former en convoi. Les véhicules, les conducteurs et une bonne partie de l'encadrement se sont entassés dans un liberty-ship, le "Georges Bancroft".

J'ai la chance d'embarquer sur un paquebot de grand luxe transformé en transport de troupes, le "James Parker". Pour nous, c'est Capoue !

## Les mémoires de Grand-Loup.

C'est un très beau rafiote et je bénéficie d'une couchette confortable, dans une cabine où je retrouve Léonce de Gastines, Guy Caniot et deux officiers du 5<sup>ème</sup> R.C.A., le Lieutenant Destremau (ancien joueur international de tennis), et le Lieutenant de Sauvegrain (Ces deux officiers ne feront pas long feu et ne dépasseront pas Toulon. Le premier y sera blessé à deux reprises et le second y perdra la vie, brûlé dans son char Sherman).

Les hommes de troupe, au nombre de 3 000, sont installés dans des hamacs tendus dans les cales. Excités par l'aventure, ils ne se plaignent pas de l'inconfort de leur condition.

Chaque officier reçoit une mission dans la vie à bord du navire.

Léonce de Gastines est officier M.P. (police), Caniot est chargé de faire vider les ordures dès le coucher du soleil pour éviter de laisser des indices aux sous-marins allemands. Quant à "Grand-Loup", il est officier de cuisine. Son rôle consiste à faire passer les hommes dans l'ordre prévu et d'expédier le repas en un quart d'heure, ce qui n'est pas facile avec des Français. (Les tables ne peuvent pas accueillir plus de 300 personnes à la fois; il faut, donc 10 séries pour nourrir tout l'effectif embarqué).

Le 12 Août, le convoi quitte Oran et ses changements de caps incessants pour éviter les poursuites des sous-marins allemands, finissent par nous égarer. Nous passons, par deux fois, devant Alger avant de filer vers l'Est, puis plein Nord. La mer est d'huile et le bateau ne bouge rigoureusement pas. J'en conclus prématurément que j'ai acquis le pied d'un vieux loup de mer. Quelle erreur ! J'apprendrai plus tard que "plus sensible au mal de mer que moi, tu meurs".

Si la mer avait été forte, l'aspirant, officier de cuisine, aurait coupé l'appétit à tous les passagers. Peut-être, aurait-il fallu différer le débarquement des 3000 hommes embarqués sur le "James Parker".

Le 13 ou le 14 août, nous sommes rejoints par les convois transportant l'armée d'Italie et la mer est couverte, à perte de vue, de navires de "tous poils". L'impression de puissance est incommunicable. En conséquence, je ne dirai rien de mes états d'âme en contemplant ce spectacle exceptionnel. Vous y perdez, au plan du lyrisme, je vous le garantis !

Le voyage se déroule sans incident mais il tourne à la monotonie. A l'époque, rien que des militaires mâles à bord ; Les A.F.A.T. (personnel féminin de l'armée de terre) sont séparées des "mecs". Des paris s'engagent concernant notre zone de débarquement. C'est le Languedoc qui, de très loin, tient la corde.

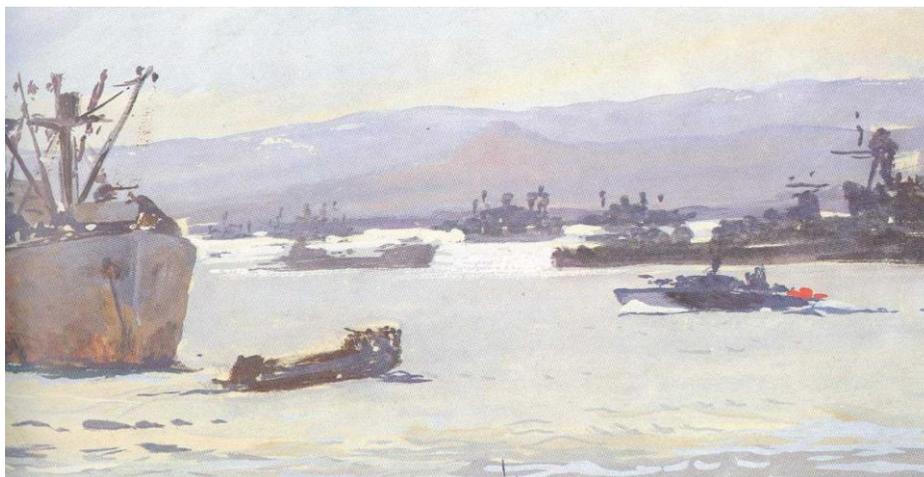
Le 14 août nous recevons les cartes renseignées de la zone de débarquement. Ceux qui ont parié sur le Languedoc constatent leur erreur. C'est dans la région de Saint-Tropez qu'aura lieu le débarquement de vive force. Tous les champs de mines, casemates, canons anti-char sont portés sur la carte et nous apprécions les fruits du travail de nos amis de la Résistance. Dans le même temps, il faut l'avouer, l'examen des positions allemandes n'est pas particulièrement rassurant pour ceux qui, bientôt, recevront la redoutable mission de les bousculer.

En étudiant la carte, une évidence apparaît clairement: l'heure de vérité est arrivée. Qui donc ne s'est pas posé la question : serai-je à la hauteur ?

## Les mémoires de Grand-Loup.

### **Saint Tropez en vue.....Mais pas une seule estivante au rendez-vous !!**

Le 15 août à 17 heures, nous sommes en vue des côtes de Provence. Les troupes sont rassemblées sur le pont et le Général du Vigier fait envoyer les couleurs. L'instant est solennel et nous ressentons une émotion profonde



Commence alors une activité de ruche qui offre un spectacle saisissant : les navires de guerre crachent de tous leurs tubes, les avions alliés bombardent l'intérieur du pays où l'on voit s'élever la fumée des explosions et des incendies. Chaque navire est surmonté d'un ballon captif argenté destiné à décourager une attaque aérienne. Elle se produit pourtant mais à très haute altitude, violemment contrée par la D.C.A. américaine. Nous n'avons pas le temps d'avoir vraiment peur et les bombes allemandes tombent loin de nous. Plus tard, en lisant le journal de marche du Général de Monsabert, j'apprendrai qu'elles sont tombées sur les bateaux qui transportent la troisième division algérienne. Les Américains déclenchent leurs pots fumigènes et nous ne verrons plus grand chose de ce qui se passe à terre. Autour de nous c'est une noria de petites embarcations spécialement conçues pour mettre à terre le matériel et le personnel. (Les L.C.I., L.S.T., L.C.T. et autres chalands de débarquement aux sigles barbares). Pour nous, sur le "James Parker", commence une longue attente. Sommes-nous oubliés ? Après avoir changé d'emplacement à plusieurs reprises, notre paquebot s'est enfin décidé à jeter l'ancre devant Saint-Tropez.

Le 17 août, nous sommes enfin autorisés à enjamber le bastingage ; commence alors notre descente sur les fameux filets tendus sur les flancs du navire. Certains, pas très sportifs ou sujet au vertige, ont du mal à s'en tirer honorablement. Ils offrent un spectacle assez drôle, mais nous n'avons pas tellement le cœur à rire. Je me retrouve sur un L.C.I. en compagnie de mon chef de peloton et du maréchal des logis chef Rieger. Après avoir navigué dans une nappe de fumigènes, nous "beachons" sur une petite plage.

Les hommes du Génie nous invitent à passer entre les tresses blanches qui délimitent la passe réalisée, par leurs soins, dans le champ de mines terrestres. Nous n'essayons pas de les contrarier.

Certains d'entre nous s'arrêtent au bout de quelques pas pour ramasser une poignée de terre de France. De grands sentimentaux, sans doute !

Un violent orage s'abat sur nos têtes au moment où nous trouvons enfin les GMC de l'escadron qui serait basé à proximité de Grimaud. Il est temps car toutes les unités s'étaient joyeusement mélangées dans la nuit et sous la pluie battante. C'est donc avec plaisir que nous retrouvons notre capitaine, nos conducteurs et nos blindés.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Un peu avant l'aube, l'un des factionnaires croit avoir entendu des bruits suspects et lâche une rafale, blessant un biffin et mettant tout l'escadron en alerte. Quand le soleil se lève, Gastines me demande d'aller, à tout hasard, fouiller le bois voisin.



Je prends donc la tête d'une patrouille de 6 hommes et nous nous enfonçons dans un maquis peu accueillant. Pas la queue d'un allemand, bien entendu, mais la progression constitue une véritable prouesse sportive. Au bout d'une heure, je ne vois plus mon flanqueur droit et j'ai perdu l'homme de queue. J'appelle, j'appelle, je gueule !... Pas de réponse. Bon ! Je regroupe ce qui me reste de la patrouille et, colonne par un, je prends le chemin du retour.

Léonce de Gastines, goguenard, m'attend et de sa voix au timbre élevé, il me rassure : "ils sont là vos clients ! Eh bien dites -donc, Heissat, il faudra revoir vos cours sur la patrouille à pied ! " Tout le monde rit. J'en fais autant.

Toute la journée du 18 août est consacrée à la préparation des véhicules. Il faut d'abord enlever tous les accessoires (cheminées, graisse de waterproofing, etc...), qui devaient permettre de débarquer dans les dernières vagues. Nos garçons travaillent avec ardeur et, le 19 août au matin, nous sommes prêts à être engagés. Dans l'après-midi, nous recevons l'ordre de nous regrouper à 4 km Est du carrefour du Camp, en passant par Roquebaron, Méounes et Signes. Tout le long de la route, la population provençale nous fait une "standing ovation". C'est agréable ! Très agréable et sans danger quand on n'est pas placé en premier échelon !

Dans la soirée, nous nous installons en point d'appui fermé, sur le bord de la route. En avant de nous, le 3<sup>ème</sup> Régiment de Spahis algériens est au contact de l'adversaire. Les bruits d'une fusillade importante nous arrivent et nous font gamberger.

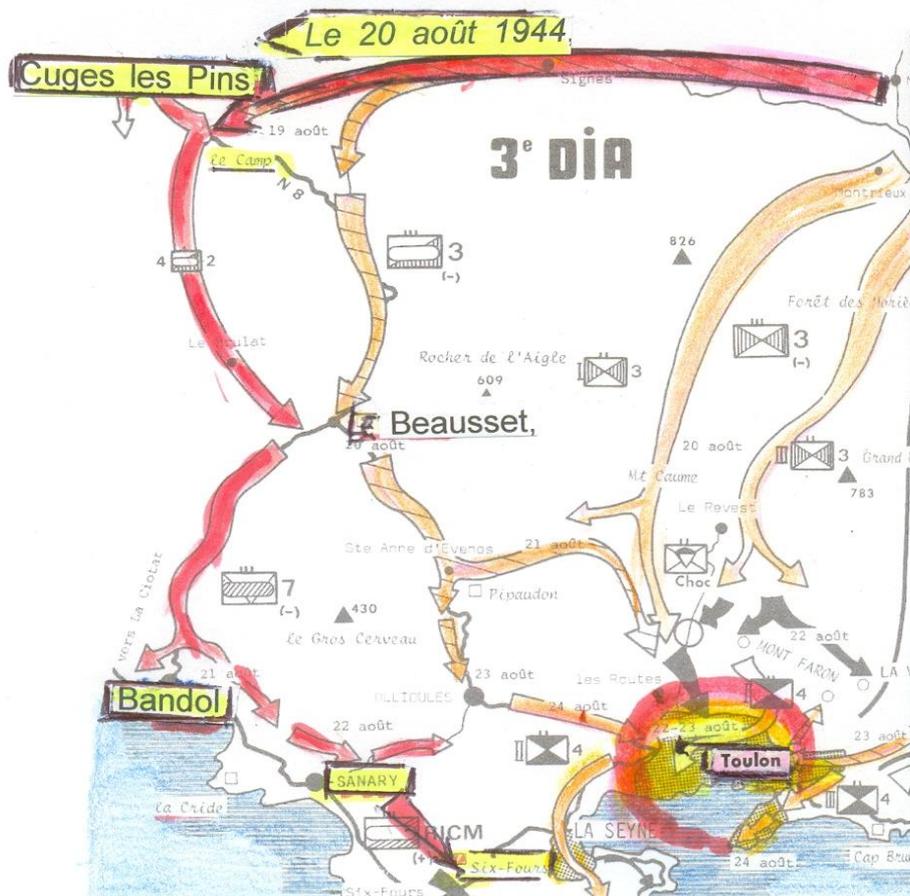
Au moment où la nuit va tomber, nous voyons arriver quatre garçons de ce régiment qui marchent avec une grande décontraction, les mains dans les poches. Bien sûr, nous les interrogeons. Leur char léger vient d'être mis en l'air par les boches mais, miracle, tout l'équipage est sain et sauf. Ces jeunes hommes, qui ont fait toute la campagne d'Italie, garde le calme des vieilles troupes. Nous admirons ! Oui, nous admirons, mais nous nous demandons si, demain, nous serons, comme eux, à la hauteur de notre tâche. Qui peut être sûr de maîtriser sa peur avant d'avoir eu l'occasion d'affronter le feu ?

Arrive alors une batterie d'artillerie de 105 mm, qui se place juste derrière nous. Ces braves artilleurs créent l'ambiance en tirant jusqu'à l'aube. Quel gaspillage ! Inutile de vous dire qu'aucun d'entre nous ne fermera l'œil de toute la nuit.

## Les mémoires de Grand-Loup.

**Eh bien, Nous allons la moissonner .... la fameuse gloire du père Lecoq ! !**

Le 20 août 1944 au petit matin, la progression commence et je vais connaître les grandes incertitudes du combat. Quelque part devant nous, l'accrochage a repris, plus violent encore que la veille. Le peloton s'arrête sans que je sache pourquoi. La radio est muette et de grosses explosions paraissent justifier le fait que tous les occupants des véhicules légers se jettent dans les fossés. Je ne sais pas ce qui se passe mais, à tout hasard, je fais comme eux. Je n'y reste pas longtemps. Une voix que je connais bien me demande ce que je fais dans cette position ridicule. Je me relève plutôt penaud. Le Capitaine Baudouin me demande de l'accompagner et nous remontons, à pied, le long de la colonne. Il me montre les camions allemands en flammes dans lesquels explosent les munitions. Très calme, il me prie, dorénavant, d'apprendre à reconnaître les bruits du combat. C'est le rôle du chef ! Dont acte, mon Capitaine.



Le peloton reprend sa marche vers l'avant et j'ai tout juste le temps de sauter dans ma jeep. Objectif, Cuges les Pins, me fait savoir mon chef de peloton. Devant moi, les A.M. progressent par bonds de tournant en tournant.

En effet, la route très sinueuse descend vers le village au milieu d'une forêt de pins. Inutile de chercher un bon emplacement pour mon char-obusier, il n'y a pas de vues bien dégagées permettant d'observer les lisières du village. A la radio, l'automitrailleuse de tête, (Maréchal des logis Montès), annonce qu'elle est en vue des premières maisons. Quelques minutes après, Montès rend compte qu'il est tiré par des armes automatiques en provenance du village.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Cette fois le peloton connaît son premier engagement ! Je me porte à la hauteur du Lieutenant de Gastines et je grimpe sur son A.M. pour comprendre ce qui se passe. "Vous tombez bien, vous allez me reconnaître la lisière de Cuges avec une patrouille à pied".

Après avoir donné un coup d'œil général sur le paysage, je récupère mes voltigeurs dans l'équipage du canon de 57.

Pour tout homme d'expérience, le débordement par la ligne de faite boisée située au Nord de Cuges les Pins, (à droite sur la photo ci-dessous), s'impose, à l'évidence. Cette évidence ne saute pas aux yeux de l'aspirant qui dispose ses voltigeurs dans les vignes de part et d'autre de la route et part "schuss" vers le village.



*Entrée Est de Cuges les Pins.*

Ma manœuvre est tellement simpliste que tout le monde paraît déconcerté. Dès que j'arrive aux premières maisons, sous le feu croisé de nos blindés et des mitrailleurs allemands, 7 à 8 "frisés" lèvent les bras. (Ils ont dû prendre pour de l'audace ce qui n'est qu'un manque de métier). J'ai ainsi le plaisir, non mérité, de faire les premiers prisonniers de mon régiment, le 2<sup>ème</sup> R.S.A.R. Trois ou quatre Allemands ont été tués par le tir au canon de 37 de l'automitralleuse de notre ami Montès. Paix à leur âme ! (J'ai retrouvé, avec un brin de nostalgie, les traces des projectiles au n° 79 de la rue principale de Cuges. Les anciens combattants sont de grands sentimentaux !). Nos blindés me rejoignent dans la rue centrale et nous fouillons complètement le village jusqu'à sa lisière Ouest, en direction de Marseille.

Un habitant, enfin sorti de sa cave, désigne une maison qui serait encore occupée par les "chleuhs". Avec le chef Rieger, nous la prenons d'assaut, comme au cinéma, dans une débauche de rafales de mitraillettes Thomson. En fait, il n'y a personne, mais les dégâts sont bien réels. Qu'eusse - été si la baraque avait été vraiment occupée ? Cela me rappelle la vieille plaisanterie militaire concernant les citations : "a pris d'assaut une maison qui, si elle avait été occupée, eût été imprenable".

Quand je reviens au centre de Cuges, toute la population est descendue dans les rues, dans un état de grande excitation. Certains hommes ont dû fêter la libération depuis quelques heures car ils ont un sérieux coup dans l'aile ! L'un m'apprend l'exécution sommaire du maire du village pendant que j'opérais la fouille des maisons suspectes. Il se demande, à haute voix, qui va remplacer le défunt maire. Son voisin, encore plus bourré que le premier, me désigne du doigt en s'exclamant "il faut nommer le petit !". Quelques minutes plus tard,

## Les mémoires de Grand-Loup.

son enthousiasme s'est porté sur un autre sujet et il m'a complètement oublié. Le Chef Rieger, qui adore plaisanter, lui, n'a pas oublié. Pendant les heures qui suivent, il ne cessera de me servir du " Monsieur le Maire ". Il m'agace !

Montès, le chef de la 1<sup>ère</sup> A.M. me dit alors qu'il a assisté, du haut de sa tourelle, à ce drame exécuté par un homme en short qui a disparu rapidement. Je reviens donc jusqu'à la villa de l'ancien maire (Un vieux médecin, si ma mémoire est bonne) pour constater les tristes conséquences d'un règlement de compte auquel nous sommes totalement étrangers. Bientôt, nous verrons pire.

Nous ne restons pas longtemps à Cuges les Pins puisque nous devons reprendre notre progression en direction d'Aubagne en passant par le col de l'Ange. Au moment où nous allons démarrer, un contre-ordre arrive. Nous sommes remplacés dans cette mission par un escadron du 3<sup>ème</sup> R.C.A. Nous faisons demi-tour, direction Le Beausset, puis Bandol, en vue d'isoler Toulon de Marseille.

En remontant en direction du Camp, nous croisons les colonnes des tabors marocains qui marchent, en chantant, vers leur destin et vers MARSEILLE. Nous allons bientôt nous habituer à ces mouvements browniens des guerres de mouvement.



*La "Brêle Force" des tabors marocains.*

L'escadron, encore réduit à deux pelotons, (le peloton de Coëtlogon n'a pas encore débarqué), se met en route assez tôt dans l'après-midi. Le peloton Caniot, passé en tête, exécute une manœuvre astucieuse en progressant sur deux routes parallèles. La patrouille d'A.M. du maréchal des logis Labanhie prend la route directe du Beausset tandis que le soutien s'installe au Castelet d'où il peut observer et appuyer les véhicules de l'éclairage. Les chars en bois, (les fameux leurres du maréchal Rommel), mis en place au voisinage de Laouque ne ralentissent pas Labanhie qui entre au Beausset sans coup férir. En vérité, il a été informé par un habitant, de cette excellente plaisanterie prussienne. Il s'installe à la sortie Sud du village sur la R.N. 8 et s'emboîte derrière un énorme platane. L'arbre est coupé, à sa barbe, par un antichar allemand. Belle émotion. Emotion qui n'est pas ressentie au peloton de Gastines. En effet, après l'exaltation du matin, nous relaxons. De plus nous roulons en deuxième position, ce qui donne un sentiment de grande sécurité. Tout est relatif dans la vie ! Je regarde le paysage en spectateur. Aussi, les fameux leurres du Maréchal Rommel ne m'impressionnent-ils pas, notamment les panneaux "achtung minen" qui fleurissent un peu partout. J'ai bien tort, comme je le constaterai bientôt.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Dans la soirée, nous sommes rejoints au Beausset par un escadron du 3<sup>ème</sup> Spahis algérien chargé de s'installer sur la route d'Ollioules, (qui sera l'objet de sa mission du lendemain), ainsi que par deux pelotons de chars du 7<sup>ème</sup> R.C.A. . Aussi, le village est-il solidement tenu pour la nuit du 20 au 21 Août 1944.

C'est là que je vais apprendre le rôle nocturne d'un aspirant-adjoint. Pendant que le lieutenant se rend au P.C. du capitaine pour connaître la mission du lendemain, je dispose les véhicules "en point d'appui fermé". Dans le jargon militaire, nous disons : "En hérisson". (Dans une avant-garde, l'ennemi peut arriver de tous côtés). Le dispositif installé, il faut préciser à chaque chef d'engin sa mission de feu pour la nuit qui doit tenir compte de ce qu'il verra dans l'obscurité. Ces dispositions de sécurité rapprochée étant prises, il convient encore d'établir les besoins de chaque véhicule en essence et munitions. Enfin, l'aspirant-adjoint participe à un tour de garde qui se prend dans la tourelle de l'automitrailleuse de commandement. Chaque véhicule assure une garde nocturne dont, seul, le conducteur est exempté.

Dans le meilleur des cas, quand l'ennemi veut bien ne pas se manifester, l'aspirant peut espérer 3 ou 4 heures de sommeil. Dormir, dormir. J'en rêverai pendant toute la guerre !

Au Beausset ce meilleur des cas ne s'est pas présenté : des unités allemandes venant de Toulon tentent d'échapper à l'encerclement en forçant le passage sur la route d'Ollioules. Ils déclenchent un très beau feu d'artifice chez nos voisins du 3<sup>ème</sup> R.S.A..

Ce feu d'artifice sera prolongé par un incendie des broussailles allumées par les balles traçantes. Le Lieutenant de Gastines, revenu du P.C., m'apprend que notre peloton sera chargé de l'éclairage d'un groupement blindé commandé par le Colonel Van Hecke (7<sup>ème</sup> R.C.A.), lequel a reçu pour mission d'atteindre Bandol dans la journée du 21 août.

A 6 Heures, le 21 août, le peloton démarre. Il marque un premier arrêt au village du Plan de Castellet. Léonce a la chance de bénéficier d'informations toutes fraîches données par le curé du village, l'abbé Peyrol.

Au moment où je me porte à la hauteur de l'A.M. de commandement, j'ai la surprise de voir cet homme en soutane qui grimpe sur le blindé et prend la place du radio. On lui tend un casque qu'il coiffe fort gaillardement au moment où nous reprenons notre route vers le Sud. Un curé de choc, assurément ! L'abbé Peyrol applique, sans le savoir, la devise de notre aumônier, "Dieu, Patrie et en avant !" Ces templiers du XX<sup>ème</sup> siècle me plaisent, ô combien !

Selon lui, nous ne trouverons personne jusqu'à Bandol. Cette information s'avère exacte et nous franchissons, sans encombre, cette gorge étroite dominée par le massif du "gros cerveau". C'est pourtant un coupe-gorge pour les blindés légers.

La carte, jointe en annexe, vous permettra de suivre la manœuvre, mes chères petites brêles ! La voiture de tête s'arrête à la hauteur du viaduc du chemin de fer qui a sauté dans la nuit. Une muraille de gravats constituée par les débris du viaduc barre la route aux véhicules à roues.



Le viaduc SNCF de Bandol.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Nous sommes rapidement rejoints par les chars destroyers (T.D.) qui tentent, grâce à leurs chenilles, de progresser sur la gauche de la chaussée. Le chef du premier char a mis pied à terre pour guider son conducteur et je regarde, en spectateur intéressé, la progression de nos amis. Une très faible détonation retentit. Le chef de char paraît osciller et s'appuie sur le blindage de son T.D. Que veut-il faire ? Je réalise soudain que ce malheureux garçon se tient, en fait, sur une seule jambe. L'autre a été tranchée net par une "Schuh-Mine" dont je peux ainsi mesurer les effets dévastateurs. . Ce sous-officier courageux fait mon admiration car il se tient ainsi, silencieux, sans une plainte, en attendant les secours des services médicaux. Le lieutenant de Gastines me demande de rechercher un petit chemin agricole susceptible de nous permettre le contournement du viaduc pour atteindre Bandol par l'Ouest. C'est donc avec les deux jeeps (Reims et Regahia) que je réalise cette mission. Un petit chemin montant, rocailleux, malaisé m'est indiqué par un habitant du coin. Nous débouchons dans une cité complètement déserte que nous traversons d'Ouest en Est à bonne allure. Nous atteignons le viaduc au moment où les chars, aidés par un bulldozer débouchent également au carrefour de la route du Beausset et de la route de bord de mer qui mène à Sanary.

Toute la population de Bandol semble alors sortir de terre et se rassemble autour des blindés. Je n'ai pas le temps de participer à cette joyeuse aubade car Léonce me demande d'explorer, avec une patrouille à pied, la route qui mène à Sanary. Ainsi, dit-il, nous éviterons toute surprise au bulldozer qui va établir un passage susceptible de contourner le ponceau sur l'oued Aren que les sapeurs allemands ont fait sauter.

Avant de me laisser démarrer, Léonce s'inquiète auprès des habitants de la présence menaçante du fort de la Cride qui domine tout le paysage. "Pas de problème, la garnison a quitté la forteresse la veille au soir", nous assurent-ils. "Comme c'est bizarre !", aurait dit Jouvet. Cela ne ressemble pas à l'esprit de nos cousins germains d'abandonner, sans combattre, une position aussi importante !

Je pars donc sur cette route de bord de mer, avec mes cinq gaulois et une assurance verbale qui, précisément, ne me rassure pas vraiment. Pendant la fouille de quelques maisons par mes voltigeurs, j'examine souvent avec mes jumelles cette forteresse qui semble me toiser par-dessus 2 km de mer. Etrange ! Et, devant nous, pas un chat, pas un bruit. Pas même une jolie baigneuse comme on en voit tant aujourd'hui au même endroit. Je n'aime pas ça du tout. Ma patrouille dépasse assez largement l'espèce de dos d'âne qui précède les premières maisons de Sanary et nous ne sommes plus appuyés par nos petits camarades du viaduc. Aussi, je ne fais pas de zèle. J'ordonne le demi-tour. Je rends compte à Léonce de ma reconnaissance .

Quand je reviens au fameux ponceau, les trois hommes du Génie travaillent d'arrache-pied. Je regarde, avec étonnement et admiration, le travail de ce bulldozer qui est pour moi une révélation. Ce travail de terrassement réalisé par ce type d'engin est tout simplement fantastique. C'est alors que je suis surpris par un sifflement, quelque- part au-dessus de nos têtes. Le bruit se termine par une explosion assez loin derrière Bandol. Was ist das?

Dans les secondes qui suivent, la réponse arrive. Le bruit se renouvelle, suivi cette fois d'une forte explosion à proximité du viaduc. Les chars et les automitrailleuses giclent dans toutes les directions tandis que la foule s'enfuit en direction des immeubles voisins.

## Les mémoires de Grand-Loup.



*Le carrefour Est de Bandol, près du viaduc.*

Les sapeurs abandonnent le bulldozer et galopent en direction du carrefour. Resté bêtement sur le bord de l'oued, coté Sanary, j'ai un sérieux retard à rattraper. Quand j'arrive enfin au fameux carrefour, il n'y a plus âme qui vive. Je mérite bien le surnom que m'a donné Mérode, "tombé du nid ! "

Pendant notre course éperdue, les artilleurs allemands ont terminé le réglage de leur tir devant le viaduc. Les explosions se succèdent alors à cadence rapide. Ma parole, ils vident leurs réserves, nos amis teutons. Ayant vu les trois sapeurs franchir le portail de l'hôtel (remplacé, aujourd'hui, par un bel immeuble qui s'appelle "Impérial d'azur"), j'y cours au grand galop et je me jette derrière le muret d'entrée. Pas fier, l'aspirant ! Il essaie de faire disparaître le ventre dans le sol et il attend que ça se passe. Cela ne se passe ni très vite, ni très bien ; car nous sommes au point que les artilleurs appellent le centre du rectangle de dispersion.

Je ne vais pas vous faire un cours de balistique et vous le regretterez certainement. Sachez, pourtant, que c'est le point d'arrivée le plus probable des obus sortis d'un tube que l'on ne bouge plus, le réglage étant terminé. Dans le langage vulgaire, mais haut en couleurs des militaires, c'est l'endroit où l'on en prend "plein les moustaches". Une grande consolation dans ce déluge d'acier : il s'agit d'excellents obus de la marine française, fabriqués par nos excellents arsenaux.

Merci, camarades de l'arsenal de Tarbes ou de Bourges ! Avec un peu d'humour, j'aurais pu siffler la vieille chanson de corps de garde : "L'artillerie de marine, voilà mes amours ! ". Mais, je dois le confesser, dans ces circonstances difficiles, je n'ai pas du tout le boyau de la rigolade. Le tir venu du fort de la Cride cesse enfin. Je me relève, un chouia groggy, pour constater la quasi-disparition du muret de l'hôtel. Je vais à vingt mètres de là pour prendre des nouvelles des trois hommes du bulldozer. C'est parfaitement inutile. Les pauvres garçons gisent, raides morts, sous les décombres du muret. Côté ville, j'entends les tanks destroyers du 7<sup>ème</sup> R.C.A. qui harcèlent le fort de la Cride avec leurs canons de 76,2 mm. Leur tir sur les ouvrages bétonnés n'est peut-être pas très efficace, mais il est assez réconfortant. Il faut toujours réagir et faire face !

Solitaire contre mon gré, je retourne au carrefour où je retrouve ma jeep "Reims" abandonnée sur le bord de la route. Mon conducteur, Van Houtegen, est introuvable. En fait, il a été blessé et il sera rapatrié sur l'Algérie. Pour lui, la guerre n'aura été ni longue ni joyeuse !

## Les mémoires de Grand-Loup.

Grâce à ma jeep, je peux enfin retrouver mon peloton qui s'est replié derrière le viaduc, à la hauteur du terrain des sports. J'ai à peine le temps d'échanger quelques propos avec Léonce de Gastines, qu'arrive une section d'artillerie du 65<sup>ème</sup> R.A.A. équipée de 155 mm. Ces braves militaires de la "bombarde" s'installent à coté de nous, sur le fameux terrain de football de Bandol. Ils n'auront pas le temps de terminer leur mise en batterie. Les premiers obus des canons du fort de la Cride et du fort de Six-Fours s'abattent sur nous. Un vrai matraquage ! Décidément ce n'est pas notre jour de chance. Inutile d'acheter un billet de loterie ! Nous nous retrouvons, une fois de plus, le nez dans le gazon. Les artilleurs français subiront des pertes sérieuses avant de se replier. Quarante ans plus tard, j'apprendrai grâce à l'excellent livre du Colonel Gaujac, "La bataille de Toulon", que le tir était guidé par des observateurs confortablement installés sur les hauteurs du "Gros Cerveau" d'où ils dominaient magnifiquement notre fond de vallée. Ces coquins pouvaient donc poser leurs obus avec une précision chirurgicale, comme à l'exercice. (Je vous ai appris à lire la carte, ô, mes brillants petits-fils. Si vous ne comprenez pas mes indications, alors, faites donc une coupe en travers. Cela vous sautera aux yeux ! ).

Pendant que nous subissions ainsi les tracasseries vulgaires d'un ennemi peu disposé à rendre les armes, le peloton Caniot, parti du Pont d'Aran, avançait avec prudence mais détermination vers Sanary, puis vers Six-Fours. En quelques jours, Caniot moissonnera des renseignements de tout premier ordre, occupera Sanary et obtiendra la reddition du fort de Six-Fours. Pas mal, pour un débutant !

Notre peloton, quant à lui, recevra la mission moins passionnante d'interdire toute fuite de l'adversaire entre Bandol et le Plan du Castellet. C'est ainsi que nous aurons l'occasion de poursuivre et capturer des petits détachements de fuyards avant de recevoir, le 26 août 1944, la reddition de garnisons allemandes. La troupe arrive sur nous, colonnes par trois, parfaitement nette et propre sous la direction d'un feldwebel encore très sûr de lui et de la supériorité de sa "Wehrmacht". J'examine, sans complaisance, nos adversaires directs de ces derniers jours : Certes ils sont rasés de près, mais ce ne sont plus les jeunes et fringants guerriers qui m'ont tant impressionné en juin 1940. Ceux-ci n'auraient pas déposé les armes aussi rapidement et nous aurions payé beaucoup plus cher la prise de Toulon.

Ainsi se termine notre premier engagement dans la bataille de la libération de notre vieux pays. J'ose espérer, cher Général Lassalle, que nous n'avons pas été indignes de vos brillants hussards de l'armée impériale.

Avant de reprendre la route vers la vallée du Rhône, j'ai le plaisir de disposer d'un nouveau conducteur en la personne de Barberis, un fidèle parmi les fidèles. Horticulteur installé à quelques kilomètres au Nord de Sanary, il s'engage sur-le-champ et nous lui trouvons un uniforme fort seyant. En vérité, durant les premières semaines, il ne maîtrise pas parfaitement sa monture et il me fait quelques frayeurs. Mais sa bonne humeur constante est fort agréable et il est un compagnon de guerre que j'apprécie. C'est un type super, comme disent mes petits-fils.

L'Etat-Major allié avait prévu un bon mois pour mener à bien la prise du camp retranché de Toulon. L'armée B du Général De Lattre a réglé cette difficile opération en quelque dix jours. Hélas le programme du ravitaillement d'essence, lui, est incompressible ! Nous aurons bientôt des sueurs froides en examinant la jauge du carburant de nos blindés.

Quant à la reddition de la garnison allemande de Marseille, elle illustre parfaitement le vieil adage militaire : "L'initiative est une indiscipline qui réussit". En effet, probablement trop prudent, le Général de Lattre prescrit à Montsabert d'isoler la capitale phocéenne ; mais il lui interdit formellement d'essayer d'y rentrer. Le vieux général aux belles moustaches blanches suit son intuition et son tempérament. Il prend Marseille au culot. On imagine la colère du "Roi Jean" et le sort du père de Goislard de Montsabert, si son entreprise avait échoué ! (le "Roi Jean" = Général de Lattre)

## Les mémoires de Grand-Loup.

### **Sur le pont d'Avignon ... On y danse ... On y danse !**

Le 26 août, en fin d'après-midi, l'escadron est rassemblé, ravitaillé et reçoit l'ordre de se mettre en route vers Avignon. Nous repassons au Beausset, à Cuges les Pins, et la nuit nous surprend à hauteur de Géménos. Le convoi roule alors feux éteints, exercice épuisant pour les conducteurs. Au Nord d'Aix en Provence, nous traversons la Durance, à gué. Ma jeep "Reims" cale au milieu du courant et nous terminons le franchissement au bout d'une élingue, aux fesses du scout-car. Nous arrivons tout de même à Avignon à l'aube du 27 août.

Tous les ponts sur le Rhône ont été détruits par les bombardiers alliés, ce qui a dû compliquer à l'extrême le travail de l'Etat-major allemand. Cette destruction nous a évité l'intervention de leur 11<sup>ème</sup> division blindée, bloquée à l'Ouest du fleuve. Nous y gagnons aussi le bénéfice d'une journée de repos. En effet l'Armée du Général de Lattre reçoit mission de remonter la vallée du Rhône par la rive droite, ce qui implique le franchissement du Rhône à hauteur d'Avignon. C'est la tâche de nos camarades du Génie qui travaillent d'arrache-pied à la mise en place d'un système de passières (radeaux tenus sur une élingue), pendant que nous allons "caler la bulle" et dormir tout notre saoul. La ville est en fête mais la plupart de nos spahis, épuisés, récupèrent au pied de leurs véhicules. Pas tous... Hélas !!

Nous assistons pour la première fois et sans aucun plaisir au spectacle des femmes réputées volages avec l'occupant, qui sont tondues sous les vivats de la foule en délire. Spectacle navrant, à oublier. Heureusement, les cheveux finissent toujours par repousser.

Le Capitaine Baudouin profite de cette occasion unique pour rassembler ses officiers autour d'une table. C'est un fait dès que commence le combat, notre environnement se limite au cadre étroit du peloton. On entend parfois la voix des camarades à la radio, mais on ne les voit plus. Et puis c'est l'occasion de retrouver le Sous-lieutenant de Coëtlogon qui vient seulement de débarquer à Saint-Tropez avec son 3<sup>ème</sup> peloton.

Le repas de l'aubergiste est plutôt léger ; mais qu'importe, nos retrouvailles sont franchement joyeuses. Quant au restaurateur, il a vite retrouvé ses réflexes de bon commerçant. En effet notre capitaine, homme bien élevé, lui demande l'addition. A notre grande surprise, elle est déjà préparée et elle lui est présentée. Nous n'en croyons pas nos yeux ! Je me demande aujourd'hui comment il a pu régler car, en ce qui me concerne, je n'avais pas un sou vaillant depuis l'embarquement à Mers El Kébir. Comme on le voit, pour les hommes éduqués dans le culte de l'argent, le patriotisme est toujours maintenu dans des limites tout à fait raisonnables.

Les femmes se sont montrées beaucoup plus généreuses et un vent torride a balayé la vallée. J'ai à ce sujet une histoire authentique et savoureuse qui a fait rire tout le régiment : Certaines "pépées", soucieuses de laisser un heureux souvenir aux libérateurs en leur marquant concrètement leur reconnaissance, réconfortent nos jeunes cavaliers. Trois d'entre elles, particulièrement impétueuses, entreprennent notre aumônier qui dort à poings fermés dans les hautes herbes du rivage. Le pauvre saint homme met un certain temps à comprendre ce qui lui arrive. A mon humble avis, le ciel veut le mettre à l'épreuve. Le Père, enfin éveillé, se dresse et brandit sa croix devant les jeunes avignonaises en délire en criant "Laissez-moi, laissez-moi, je suis l'aumônier !" et il se met à courir vers le Colonel Lecoq, momentanément transformé en ange tutélaire. Plus tard, à l'occasion de toutes les réunions régimentaires, notre ancien patron rappellera cet épisode croustillant qui fera crouler de rire toutes nos épouses tandis que notre aumônier prendra un air confus et ravi à la fois.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Pour ma part, je n'aurai pas à défendre ma vertu dans la cité des papes. Mon chef de peloton, Léonce de Gastines, aperçoit, dans l'une des rues principales de la ville, une camionnette de la Wehrmacht abandonnée. Le capot est ouvert et le radiateur, percé, est déposé sur le trottoir. Léonce tourne autour de la bagnole, visiblement intéressé. Je redoute le pire. Il ne va pas vouloir la réparer ? Oh, non ! ... Eh bien si ! Je suis atterré ! Je sais qu'il est capable de se lancer dans cette aventure, il sait tout faire de ses mains.

- *"Heissat, vous allez me donner un coup de main, on doit pouvoir la remettre en état"*.

Heissat, il n'en a rien à faire de cette bagnole ; Heissat, il a horreur de la mécanique ; Heissat, il veut dormir, un point c'est tout. Ce que je lui exprime sans conviction, car je commence à le connaître, mon chef de peloton. Dans certaines occasions, Léonce peut se montrer entêté et tyrannique. Au milieu d'une foule en liesse, il se fait ouvrir un garage ; il exige des outils ; il obtient des appareils de soudage. C'est dingue ! L'aspirant, écœuré et grognon, fait office de manouvrier.

C'est vrai, il sait tout faire, Léonce : il démonte, il classe, il ajuste, il soude, il remonte. Il m'em.... Il m'embête Léonce ! En fin d'après-midi, tout est en ordre et mon chef rayonne de bonheur. Comme le Tarzan de la chanson, Léonce est heureux. Il insiste pour faire un essai sur route. J'embarque à côté de lui, boudeur mais résigné. Il a gagné !

- *"Et maintenant, Heissat, comment allons-nous l'appeler ? Que pensez-vous de "Passe-partout" ? Il s'en fout, Heissat, de cette satanée bagnole dont nous n'avons nul besoin. Maussade, je lui fais remarquer que tous les véhicules du peloton reçoivent des noms commençant par Re, comme "Reims, Resplendissante, Revenante" etc. ...*

Conciliant, Léonce me dit : "Vous avez parfaitement raison. Nous allons l'appeler "Repasse-partout". Ce véhicule de récupération a été confié aux bons soins du maréchal des logis Lemoine, ancien chef du maquis de Ribous, qui s'est engagé au 1<sup>er</sup> peloton à Cuges les Pins. Transformé en armoire à glace pour tout le bric-à-brac récupéré sur les Allemands au cours de notre longue aventure, "Repasse-partout" terminera sa glorieuse carrière dans le Tyrol autrichien.

Le 28 août 1944, le peloton se présente sur le bord du Rhône pour être embarqué sur le bac installé par les sapeurs du Génie. Le bac n'accepte qu'un blindé à la fois et la traversée n'est pas rapide. Au milieu de l'après-midi, tous les véhicules du peloton ont pu être transportés sur la rive droite du fleuve et ils sont rassemblés sur la départementale n° 980. Les pleins d'essence et de munitions n'ont pas été faits au cours de la nuit précédente (le débarquement du matériel a pris du retard et les lignes de communication s'allongent). Le problème des ravitaillements en essence va gêner le plaisir de la poursuite.

Avec une coupure aussi importante, les officiers du 4<sup>ème</sup> bureau chargés de notre soutien logistique (ravitaillement, essence, munitions, etc..) ont dû s'arracher les cheveux. C'est leur affaire, pas la nôtre. Pourtant, nous devons nous arrêter bientôt, en quasi-panne sèche, donc très vulnérables, comme vous le devinez.

En attendant que le reste de l'escadron vienne nous rejoindre, nous répondons bien volontiers aux questions plus ou moins vaseuses du public venu nous assiéger. Léonce, que je vois discuter depuis un moment avec un jeune civil, m'appelle :

*"Tenez, Heissat, le monde est bien petit, je vous présente mon frère Bernard. Il va s'engager dans notre escadron."*

Le jeune frère, (en fait, il a mon âge), sera affecté au 3<sup>ème</sup> peloton ; et je crois bien que je ne l'ai jamais revu. Ainsi se font, dans cette période exceptionnelle, des rencontres inattendues et presque incroyables. Une demi-heure plus tard, le jeune spahi de Gastines est dans le bain puisque son peloton, fraîchement débarqué, prend la tête de l'escadron sur l'axe Bagnols - Pont St Esprit où nous nous installons défensivement pour passer la nuit.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Ce pauvre 3<sup>ème</sup> peloton n'a pas de chance puisque, dans cette première mission, il perd le spahi Carbonel, tué d'une balle dans la tête.

**Le régiment reçoit mission de balayer la vallée du Rhône vers Lyon.** Notre escadron se voit attribuer la plaine et l'axe principal tandis que l'escadron de Baulny se charge de ratisser la bordure des Cévennes, sur notre aile gauche.

La ville de Pont St Esprit est en pleine effervescence. La population manifeste sa joie d'être libérée, mais aussi sa douleur en raison des exactions et atrocités commises par la division allemande de cosaques et par les miliciens : femmes violées, hommes torturés et fusillés. Nous y passerons toute la journée du 29 août pour attendre quelques bidons d'essence et faire quelques patrouilles autour de la cité. En fait, un temps d'arrêt est nécessaire pour attendre la construction par le Génie d'un pont de bateaux sur le fleuve. Comme à Wagram, n'est-ce pas, mes chers petits-fils, si férus d'histoire ?

Le 30 août nous arrivons à Bourg St Andéol qui a connu les mêmes horreurs. Malgré les demandes expresses des habitants qui souhaitent nous garder pour assurer leur sécurité, nous reprenons notre progression vers le Nord.

Les Allemands n'ont pas laissé d'arrière-garde et ils paraissent se replier, à toute allure vers Lyon.

Nous traversons Viviers sans trouver d'opposition et nous atteignons Le Teil. En arrivant sur le pont détruit par les sapeurs allemands ou par l'aviation, nous avons la surprise de voir une barque qui traverse le Rhône à la rame. Un grand cow-boy américain en descend et nous faisons le point avec lui sur les positions respectives de nos avant-gardes. Il s'agit d'un major de la cavalerie U.S., volubile et rigolard, qui remonte sur son aviso, dans une grande démonstration d'enthousiasme et de bonne humeur.

Il appartient, je crois, à la 3<sup>ème</sup> D.I.U.S., ce dont vous vous moquez comme de votre première culotte, bien entendu !

En fait, c'est Léonce de Gastines qui a fait le point car la carte Michelin qui m'a été remise sur le bateau a été imprimée à New York et elle s'arrête à Avignon. Depuis 48 heures je n'ai plus de carte pour suivre notre progression. J'ai l'impression d'être devenu un mouton dans le troupeau. L'état-major n'a pas été généreux pour les adjoints.

C'est quelque part, dans cette région, à la hauteur de Montélimar que nous trouvons une longue colonne de blindés et de véhicules de la "Wehrmacht " cloués au sol et incendiés par les chasseurs-bombardiers américains. J'imagine qu'il s'agit du matériel de la 11<sup>ème</sup> division blindée allemande qui n'a jamais pu traverser le Rhône pour venir nous bousculer dans la phase, toujours très délicate, du débarquement. Beau travail, messieurs les aviateurs américains !

Le peloton Caniot passe en tête et reconnaît successivement Rochemaure, Meysse, St Martin l'Inférieur où il est arrêté pour être remplacé par un peloton du 3<sup>ème</sup> Chasseurs d'Afrique.

Le commandement vient, en effet, de décider un changement radical dans la mission de notre régiment. Nous sommes destinés à traverser à vive allure, l'Ardèche et le Vivarais, pour participer à une manœuvre d'enveloppement de Lyon par l'Ouest et le Nord-Ouest.

## Les mémoires de Grand-Loup.

**Vers Lyon, au grand galop ...**

**Mais pour l'amour du ciel, ..... un peu d'essence ... !!!**

Notre peloton passe en tête pour foncer vers Aubenas en passant par Villeneuve et St Dizier. Au cours d'un bref arrêt, nous embarquons six ou sept "frisés" retardataires qui souhaitent se rendre à l'armée régulière. Parmi les prisonniers, un Alsacien que Gastines incorpore dans le peloton et qui servira de traducteur.

A Aubenas, nous sommes attendus par une foule impressionnante. Nous sommes littéralement débordés par une vague d'enthousiasme. Les véhicules sont pris d'assaut et couverts de bouquets de fleurs, comme au carnaval de Nice.

Un carré d'Alsaciennes et de Lorraines en tenues folkloriques bloque le passage. Elles veulent embrasser un Lorrain, c'est bien naturel. L'aspirant est désigné par ses camarades, c'est également bien naturel. J'ai du mal à m'arracher aux effusions de ces toutes charmantes jeunes filles ; mais je n'échappe pas à la photo souvenir prise par Caniot.



*Les Alsaciennes et les Lorraines d'Aubenas avec l'aspirant.*

Après avoir calmé les esprits nous obtenons enfin le droit de reprendre la route de Vals les Bains, Antraigues, Le Cheylard, où nous entrons à la nuit tombante. Il n'est pas question d'aller plus loin sans ravitaillement d'essence. Ce problème, dorénavant, va tourmenter le commandement et freiner notre progression. Le colonel Lecoq décide d'abandonner sur place les chars M.8, trop gourmands, et de privilégier les automitrailleuses dont les appétits sont plus raisonnables.

Entre nous, la priorité des priorités étant fixée sur Lyon, je me demande bien pourquoi le "Roi Jean" a brûlé, inutilement, du carburant en envoyant des unités jusqu'à Montpellier, Narbonne et même Perpignan pour y faire de la figuration.

A ce sujet, le témoignage du Général Valette d'Osia qui assiste à la prise de décision des grands chefs à Vals les Bains, est assez intéressant. (Valette d'Osia, chef des F.F.I. de Haute- Savoie, capturé et torturé par la Gestapo, s'est évadé en sautant, menottes aux poignets, à travers la fenêtre d'un train en marche ! Miraculeux, n'est-ce pas ? )

Voici ce que l'on peut lire dans son livre autobiographique :

## Les mémoires de Grand-Loup.

*"Au crépuscule, nous pénétrons dans Vals, où s'est établi pour la nuit le P.C. du Général de Montsabert. Nous sommes fort bien accueillis et introduits immédiatement auprès du patron.*

*Le but de notre mission exposé, le général se déclare très embarrassé. Bagarreur comme il l'est, il ne demanderait qu'à foncer. Mais la difficulté des itinéraires lui a fait consommer beaucoup d'essence et il est dans l'obligation de stopper son avance. Dans de telles conditions, il lui paraît impossible de se présenter devant Lyon le 3 au matin si le ravitaillement en essence n'arrive pas.*

*Nos mines s'allongeaient déjà, quand le général du Vigier, Commandant de la 1<sup>ère</sup> D.B., arrivé depuis quelques minutes et qui a assisté aux derniers instants de l'entretien intervient : "Pardon, mon général, je suis cavalier. Or le règlement de cavalerie nous enseigne que, dans l'exploitation, on poursuit jusqu'à l'extrême limite des forces des hommes et des chevaux. Avec votre autorisation, mon Général, abandonnant sur place tout ce qui n'est pas strictement indispensable, je continue vers le Nord, aussi longtemps que je ne tomberai pas en panne sèche..."*

*A vous de nous faire pousser tout ce qui arrivera d'essence pour que le mouvement puisse se prolonger le plus loin possible. En procédant ainsi, peut-être serons-nous au rendez-vous du 3 au matin à Lyon."*

Ce témoignage permet de prendre la mesure des problèmes posés par les ravitaillements en essence. (Les camions qui vont chercher le ravitaillement à Toulon, consomment une bonne partie de l'essence qu'ils transportent).

Le 1<sup>er</sup> septembre 1944, au matin, nous reprenons notre course vers le Nord, précédés par le 3<sup>ème</sup> escadron du Capitaine de Baulny. Nous traversons cette montagne du Vivarais déjà libérée par les F.F.I., à la meilleure allure possible. Sur ces routes étroites, tortueuses, capricieuses, c'est quasiment la course de côte des Cévennes étalée sur deux cents kilomètres. Tout au long de la route, sans jamais nous arrêter, sauf pour permettre aux attardés de nous rejoindre, nous échangeons des saluts avec les groupes de F.F.I., fiers à juste titre de nous avoir ouvert la route. De même, quelque part du côté de St Chamond, nous saluons un groupe de parachutistes anglais (ou américains, je ne saurais le dire). Nous atteignons, enfin, Rives de Giers où nous nous installons défensivement pour passer la nuit.

Le 2 septembre dans la matinée le ravitaillement en essence arrive enfin, pour notre grand soulagement. En effet le niveau des réservoirs est au plus bas, au moment où le danger est au plus haut. Stoïques, nous attendons l'ordre de départ vers Lyon, conscients que le quart d'heure de vérité ne va pas tarder à arriver. Les heures passent sous une pluie froide et tenace. Selon les bruits qui courent autour de nous, les troupes allemandes viennent de quitter Givors; mais Vienne et Lyon seraient encore solidement tenus par la "Wehrmacht". Aujourd'hui après avoir lu le journal de marche de mon régiment, les mémoires du Général Valette d'Osia et l'histoire de la 1<sup>ère</sup> Armée, je comprends mieux les raisons de cette longue attente, l'arme au pied.

Montsabert, du Vigier, Lecoq, Valette d'Osia et quelques autres patrons de la 1<sup>ère</sup> D.M.I. sont réunis à la préfecture de St Etienne pour prendre une décision difficile : la prise de Lyon doit se faire le 3 septembre, au matin, par une action convergente des F.F.I. des Alpes, venant de l'Est et la 1<sup>ère</sup> D.M.I. du Général Brosset venant du Sud-Ouest. Or la pénurie d'essence est telle que des régiments entiers sont éparpillés, en panne sèche, entre Alès et St Etienne.

Quant au 2<sup>ème</sup> Régiment de Spahis algériens de Reconnaissance, on lui demande de se jeter dans les heures qui viennent sur la banlieue Nord de Lyon en vue de couper la

## Les mémoires de Grand-Loup.

route nationale 6 aux éléments de la "Wehrmacht " restés dans la grande métropole rhodanienne.

Notre brave régiment est alors situé à une bonne centaine de kilomètres en avant du gros des troupes françaises. La 1<sup>ère</sup> D.F.L. du général Brosset nous rejoindra le 3 septembre au matin.

L'objectif de notre escadron c'est le carrefour de Champagne sur la R.N. 6 et celui d'Ecully. L'escadron de chars légers, roulant derrière nous, devra s'emparer de Tassin-la-Demi-Lune. Quant à l'escadron de Baulny, placé sous les ordres du général du Vigier, il manœuvrera plus au large, vers le Nord en vue de couper la R.N. 6 à Anse et Villefranche.

Voilà pourquoi, en ce 2 septembre 1944 pluvieux et maussade, nous avons dû attendre jusqu'à 15 heures, pour démarrer. Sûr de tomber sur du gros, l'escadron progresse avec prudence, peloton Caniot en tête jusqu'à Brindas où il est relevé par le peloton de Coëtlogon.

A notre grande surprise, aucune opposition de la part des Allemands. A la Tour de Salvagny, l'escadron continue vers son objectif, le carrefour de Champagne tandis que le peloton de Gastines reçoit la mission délicate de partir, seul, pour coiffer le carrefour d'Ecully en passant par Dardilly.

Léonce mène la progression avec prudence car, en fonction des informations du matin, tout permet de penser que nous ne tarderons pas à tomber sur de grosses résistances.

Alors que nous sommes en plein milieu du village de Dardilly nous voyons débouler une voiture civile qui roule "plein pot" vers nous. Plus surprenant encore, la voiture s'arrête à 10 mètres devant ma jeep. Je m'aperçois alors, qu'elle est occupée par des "feldgrau". Je mets pied à terre et, conciliant, j'avance d'un pas tranquille en leur faisant signe de venir vers moi. Conciliant, mais néanmoins prudent ; j'ai tout de même le colt à la main. La portière droite s'ouvre, et un grand diable de "frisé" saute sur le trottoir, une mitraillette à la main. Avant que je sois revenu de ma surprise, il me lâche une rafale tout à fait inamicale qui me fait sauter le colt de la main. Ah le sauvage ! C'est également ce que pense mon ami Kirsteller du haut de son scout-car qui, heureusement, a serré derrière ma jeep. Avec sa mitrailleuse de 50, il vous découpe ce grand feldwebel selon le pointillé et, généreux, voire prodigue, il vide le reste de sa bande sur la bagnole transformée en écumoire. Il n'y est pas allé de main morte, notre franco-brésilien, banquier à Rio de Janeiro. Inutile d'aller aux résultats, ces combattants adverses, farouches et courageux, ne connaîtront pas la captivité que j'allais leur proposer.

A la radio, Gastines m'engueule et m'invite, si je puis dire, à le rattraper "fissa". Il a raison. L'heure tourne et il faut arriver à Ecully au plus vite. C'est la priorité absolue. Nous reprenons donc la progression par bonds, caractéristique des avant-gardes. C'est finalement entre chiens et loups que nous occupons le fameux carrefour d'Ecully.

Comme d'habitude, je dispose les véhicules en point d'appui fermé. De temps en temps, je viens aux nouvelles auprès de l'A.M. de commandement.

Il n'est pas content, Léonce ; il fulmine, Léonce ; il est même très grossier Léonce ! En effet, nous sommes dans une zone urbaine dans laquelle les ondes radio ne passent pas. Vraiment pas de chance ! Déjà un peu "en l'air" parce que trop légers, sans communications avec l'escadron, nous sommes, maintenant, des enfants perdus. De très mauvais poil, et c'est un euphémisme, Léonce s'acharne en vain sur la radio. Quand il vient contrôler mon dispositif, il est franchement "chromé". Il me demande de resserrer encore les véhicules autour du carrefour et de faire dégager les civils d'Ecully, agglutinés autour des blindés.

## Les mémoires de Grand-Loup.

C'est la sagesse même, mais j'ai bien du mal à convaincre les habitants de rentrer chez eux. A force d'arguments, j'obtiens enfin satisfaction : ils veulent bien faire place nette. Les champs de tirs sont dégagés. Nous n'avons plus qu'à attendre les "chleuhs". Ils ne devraient pas tarder.

Au loin, nous entendons déjà de longues rafales d'armes automatiques. Léonce, découragé par ce caprice incroyable des ondes radio, descend enfin de sa voiture. Nous discutons tout en grignotant quelques biscuits et il me fait part de son opinion au sujet de la mission très particulière de notre peloton : "c'est idiot, dit-il, tant qu'à nous faire prendre des risques, il serait plus normal de nous demander d'assurer la garde des ponts sur le Rhône. Les F.F.I. ont demandé d'assumer cette mission qui n'est pas à la mesure de leurs moyens".

Les faits lui donneront totalement raison et le général Valette d'Osia confirmera son jugement. Vers 22 ou 23 heures, de fortes explosions réveillent tout notre petit monde. Ce sont effectivement les derniers ponts sur le Rhône que font sauter les sapeurs du génie allemands. Comme l'avait prédit Léonce, les éléments F.F.I. n'ont pas fait le poids, face aux unités de la Wehrmacht. Ces explosions ont réveillé la plupart des hommes du peloton et une certaine tension règne sur le carrefour.

Peu de temps après, l'homme de garde dans la tourelle de l'automitrailleuse de commandement signale qu'il croit bien entendre des bruits de moteur. Concertation - écoute - discussion, pas de doute des moteurs ronronnent dans la nuit. Côté Lyon, disent les uns, côté Nord, disent les autres. En fait, il est très difficile d'identifier et de situer des véhicules, à l'oreille. De toutes manières, c'est le tour de garde de l'aspirant. Je grimpe en tourelle et, après un coup d'œil dans la lunette de tir, je raccourcis le pointage. J'ouvre la culasse et je remplace l'obus explosif par un obus perforant. Le bruit est devenu très distinct et je grimpe sur le siège du tireur pour mieux écouter. C'est alors qu'une masse noire jaillit de l'ombre et s'arrête bord à bord avec notre blindé. Je ne vous dis pas l'émotion. Une méprise aux conséquences tragiques est évitée de justesse.

La voix familière de Malartic, l'adjudant d'escadron, m'interpelle avec sa verve habituelle de bordelais. Il me rappelle son sentiment personnel à l'endroit des jeunes aspirants, "de réserve", à qui l'on confie, prématurément, des machines coûteuses et de surcroît dangereuses.

Il est venu en pleine nuit du carrefour de Champagne avec une A.M. et une jeep afin de savoir ce que devient le peloton d'Ecully et les raisons de notre silence radio.

Il passe aux nouvelles :

A la nuit tombante, l'escadron est tombé sur une colonne allemande. Le combat a été rapide et confus. Cinq camions allemands ont été incendiés ; mais l'automitrailleuse du sous-lieutenant de Coëtlogon touchée par un anti-char a explosé. Pas de survivant. C'est le premier gros coup dur de l'escadron et nous sommes attristés. Il faudra apprendre à se durcir le cœur.

D'autre part, l'escadron de chars légers du régiment est bien arrivé au carrefour de l'horloge, à Tassin-la-Demi-Lune. En raison du manque de contact radio, le Capitaine Baudouin demande au peloton de Gastines d'établir une liaison physique avec eux.

Ayant rempli sa mission, l'adjudant Malartic repart tranquillement avec sa patrouille vers le carrefour de Champagne.

C'est l'aspirant qui devra effectuer cette liaison avec sa jeep "Reims". Je peux vous le confier, cette mission nocturne dans une vaste agglomération urbaine encore partiellement occupée par l'adversaire, ne me dit rien qui vaille. Comment trouver ma route, sans carte, dans une grande métropole ? Une fois de plus, la chance me sourit : un jeune civil, resté avec

## Les mémoires de Grand-Loup.

nous en dépit des directives, se porte volontaire pour m'accompagner et me guider. Sans lui, je serais encore aujourd'hui à chercher ma route dans le dédale de cette banlieue lyonnaise. Pare-brise baissé, la jeep fonce dans les rues noires et désertes, comme dans les films policiers.

Si elle va plein pot, la jeep roule aussi pleins phares, de manière à appeler l'attention bienveillante de nos "amis" qui ignorent encore notre présence et nos intentions.

Dans une longue avenue qui mène au carrefour de l'horloge, du plus loin qu'ils nous voient arriver, les chars nous prennent dans leurs projecteurs. Appels de phares insistants et répétés. Les hommes du peloton Saint-Olive comprennent le sens du message et gardent le calme des vieilles troupes. Tant mieux ! Saint-Olive descend de sa tourelle pour m'accueillir avec son grand sourire. C'est sympa, ce carrefour a pris un petit air de désolation caractéristique des combats d'avant-garde : V.L. percées de balles, armements abandonnés, etc... On me conduit au P.C. du Capitaine Oster avec qui je fais le point. C'est un grand lorrain longiligne qui ressemble vaguement à James Stewart. L'homme n'est pas particulièrement bavard. C'est même un " taiseux." Mais il a peut-être le sens de l'humour puisqu'il me souhaite "bonne nuit !" au moment où je le quitte.

La jeep repart sur les chapeaux de roues et elle rejoint Ecully sans faire de mauvaises rencontres. La nuit se termine dans le calme le plus total. Cela signifie que le coup de filet jeté par le commandement pour intercepter de grosses arrière-gardes allemandes est tombé dans le vide. Le livre du "Roi Jean" nous apprend pourquoi : Les restes de la 11<sup>ème</sup> Panzer ont été envoyés au Nord-est de Lyon, vers Ambérieu, afin de bousculer et freiner les divisions U.S. qui avaient déjà franchi le Rhône .Ce n'est pas moi qui vais regretter cette décision de l'état-major allemand. Face à leurs blindés, nous eussions été hachés menu.



Au petit matin, les habitants nous amènent un lieutenant d'Infanterie de Marine de la 1<sup>ère</sup> Division de la France Libre. Il s'est perdu quelque part dans la nuit et au Sud de Lyon. Il s'est approché d'une borne kilométrique pour se situer et quatre parachutistes allemands lui sont tombés sur le dos. Cet officier a marché une bonne partie de la nuit avec leur détachement, fort de quelques centaines d'hommes et il a profité de leur inattention pour leur fausser compagnie à proximité d'Ecully. Ce fantassin ne paraît pas particulièrement ému et il

## Les mémoires de Grand-Loup.

accepte volontiers le café chaud du matin (sur la photo ci-dessus :Ronsano, Lt. de Gastines, le calot du Lt. X, l'aspirant Heissat) .



Auto-mitrailleuse devant Maison de la Rencontre - 3-9-1944.  
Lieutenant De GASTINES - Aspirant HEISSAT - Spahi RONZANO.

Le peloton passera tranquillement la matinée du 3 septembre sur son carrefour .Les habitants s'y pressent nombreux, apportant victuailles et bonne humeur.

Un homme sympathique, muni d'un appareil photo magnifique, mitraille pacifiquement les blindés et les équipages : "clac ! Sur la "Resplendissante", clac ! sur la "Revenante", clac ! sur la "Résistante". Il nous promet, comme tant d'autres, de nous envoyer les photos et il relève même notre secteur postal. Mais il a tenu parole et je crois bien qu'il est le seul. C'est pourquoi vous pouvez voir, sur la photo ci-jointe, les automitrailleuses installées sur le carrefour d'Ecully.

En fin de matinée, le peloton Caniot effectue une liaison avec nous. La ville de Lyon est totalement libérée et le carrefour d'Ecully est transformé en forum où les habitants discutent joyeusement. Les combats du 3 septembre dont parleront certains médias (et même des historiens) sont d'aimables fadaïses. Il s'est agi, au mieux, de quelques tirs d'excités qui ont cru voir des fantômes d'Allemands sur les toits de la vieille capitale de la Gaule.

En fin d'après-midi, l'escadron est regroupé au Nord-Ouest de Lyon au village de Saint Jean des Vignes. Nous y avons droit à une nuit complète de sommeil sans aucune responsabilité.

Roulé dans la paille, j'ai fait le tour du cadran et je dormirais encore si mon fidèle Barberis ne m'avait pas secoué pour un nouveau départ.

# Les mémoires de Grand-Loup.

## **Et maintenant, libérons la Bourgogne ..... sans oublier les bourguignonnes!**

Le 4 septembre 1944, au début de l'après-midi, notre escadron quitte St Jean des Vignes. A vive allure, nous prenons les collines du Beaujolais par le travers, direction le Nord-Ouest : objectif Charolles.

La campagne de Bourgogne est lancée. Elle sera courte, mais fertile en incidents et en émotions.

Les tourbillons de la guerre de mouvement m'ont laissé une impression de grande confusion et j'ai dû compulsé pas mal de documents, carte déployée sur mon bureau, pour remettre un peu d'ordre dans cette phase de nos opérations. Cette confusion s'explique aisément :

- Pénurie de carte. L'adjoint a été oublié dans la distribution. Chaque jour, je note sur un papier le nom des localités que nous devons traverser et je me débrouille comme je peux.
  - La 1<sup>ère</sup> division blindée nous a rejoint et l'escadron, au gré des événements, passe de l'axe principal (R.N. 6) à des missions de flanc-garde à l'Ouest.
- Invités mais pas intégrés à la 1<sup>ère</sup> division blindée, (1<sup>ère</sup> D.B.), nous connaissons rarement la position de nos camarades des chars.

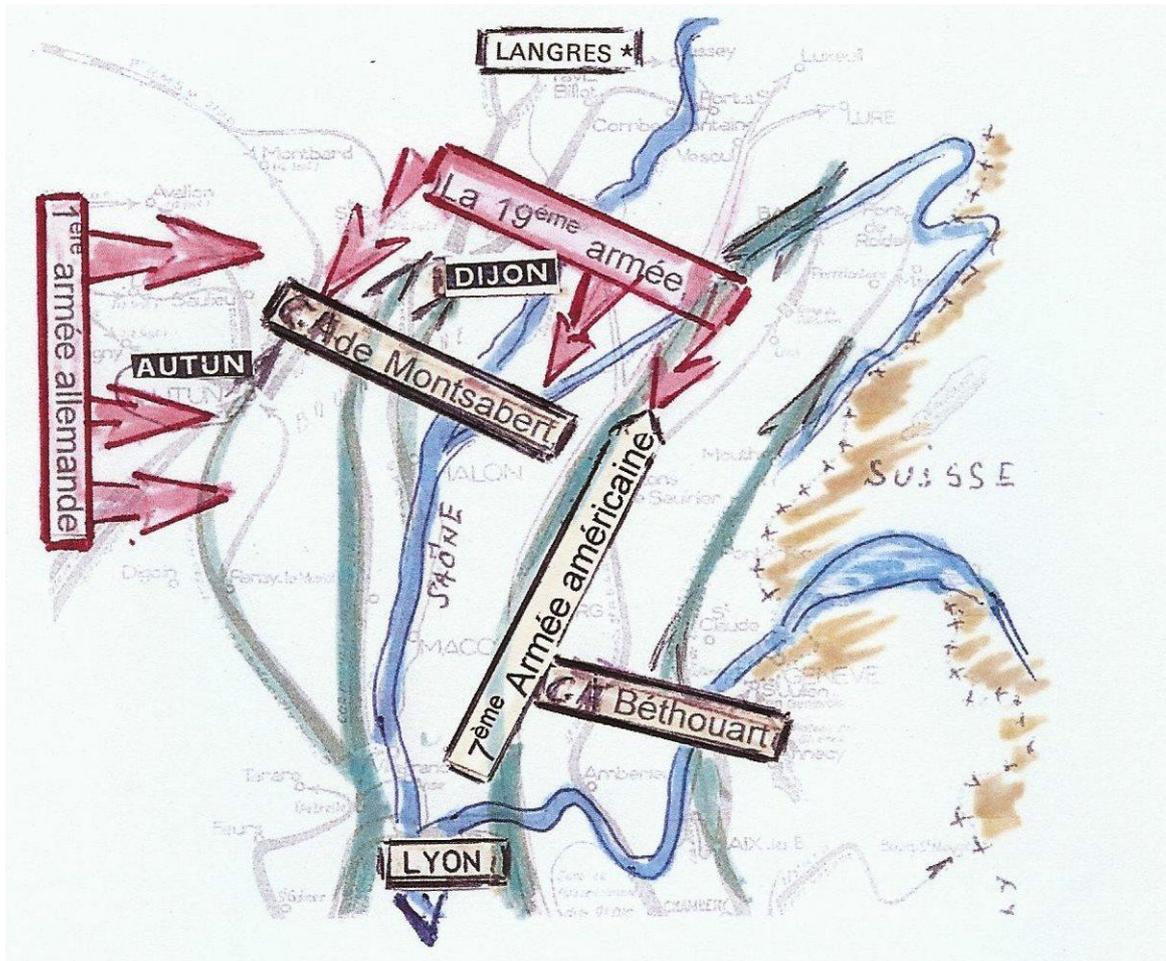
A l'époque, la mode de l'information descendante n'a pas cours. Nous ne bénéficions jamais de synthèses, même sommaires, sur la situation générale. Grand et généreux, je ne vais pas vous laisser dans la même ignorance et, comme le chante Pierre Perret, "vous saurez tout, tout, tout sur le sujet.

### **Côté allemand :**

- 1) La 19<sup>ème</sup> armée, qui comprend ce qui reste de 5 divisions d'infanterie et de la 11<sup>ème</sup> Panzer Division se replie devant nous, plein Nord, depuis la côte méditerranéenne. Cette 19<sup>ème</sup> armée allemande est commandée par le Général Wiese. Notre adversaire a deux préoccupations majeures :
  - préparer à l'avance la mise en place d'un verrou sur la porte de l'Alsace, la trouée de Belfort (il y envoie la 11<sup>ème</sup> "panzer division").
  - Sauver si possible l'armée allemande en retraite depuis le Sud-ouest en lui assurant, pendant quelques jours, la liberté du passage au sud du Morvan.
- 2) Arrivant sur notre flanc par l'Ouest, cette fameuse 1<sup>ère</sup> armée allemande en retraite depuis les Pyrénées et l'Atlantique, retardée par les harcèlements des F.F.I. et qui commence à arriver sur nous dans le plus grand désordre. A notre niveau, nous ignorons tout de la présence, sur notre flanc gauche, d'une force bien plus importante que la nôtre.

La carte ci-dessous, tirée du livre du général de Lattre " Histoire de la 1<sup>ère</sup> Armée française" vous offre un remarquable aperçu de la situation générale.

## Les mémoires de Grand-Loup.



### **Côté des alliés**

1) Les Américains, disposant de trois divisions et d'éléments divers, poursuivent les éléments allemands en retraite vers le Nord dans la zone située entre le Rhône, prolongé par la Saône, et la frontière. Ils ont demandé aux Français de tenir la frontière italienne, où les Allemands ont laissé des garnisons dans tous les anciens forts alpins (Ces garnisons allemandes y resteront jusqu'à l'armistice du 8 Mai 1945).

2) L'Armée française est donc écartelée de part et d'autre de la 7<sup>ème</sup> Armée américaine :

- A gauche, le 2<sup>ème</sup> Corps d'armée du Général de Montsabert qui remonte la vallée du Rhône et de la Saône tout en se gardant, face à l'Ouest, du danger présenté par les forces du Général Von Bloskowitz (il remonte de la région de bordeaux).

- A droite, le 1<sup>er</sup> Corps d'armée confié tardivement au Général Béthouart et qui se constitue progressivement avec les divisions françaises débarquées dans une deuxième rotation des transports maritimes. (A mesure de sa progression vers le Nord, le Général Béthouart organisera la surveillance des forts alpins par des unités F.F.I.).

Voilà, j'ai dressé un tableau complet de la situation en ce début septembre de 1944. Assis dans le fauteuil du Général de Lattre, vous pouvez donc suivre, avec profit et intelligence, les opérations auxquelles j'ai participé le plus bêtement du monde. Vous me pardonnerez, peut-être, cette courte page d'histoire militaire. Nous pouvons, maintenant,

## Les mémoires de Grand-Loup.

redescendre au ras des pâquerettes, celui où se situe le brillant peloton du Lieutenant Léonce de Gastines.

Le 4 septembre, nous atteignons sans difficulté la localité de Charolles déjà libérée par les F.F.I. Ceux-ci nous ont préparé un dîner royal pour fêter la libération. Voilà qui va nous changer des boîtes de "beans and vegetables" de l'intendance américaine (conserves généralement consommées froides...).

Hélas, hélas, hélas, comme dit "qui vous savez " (le Général de Gaulle), au moment de passer à table, ordre de départ immédiat. Toujours plein Nord, destination Germagny à environ 20 Km Sud-est du Creusot.

Léonce me dicte les noms des patelins qui jalonnent l'itinéraire et en route ! ... De nuit bien sûr, et aussi par un parcours "chichiteux" qui utilise les petites routes d'une méchante dorsale parallèle à la vallée empruntée par le canal du Centre (Paray le Monial – Montceau – et autres lieux touristiques découverts à marée basse).

Nous arrivons à Germagny un peu avant l'aube, sans avoir perdu un seul véhicule.

Le 5 septembre, le régiment reçoit la mission d'éclairer vers le Nord, au profit de la 1<sup>ère</sup> D.B. arrêtée à Cluny. Pas du tout pour des visites archéologiques, comme vous le pensez. En panne sèche, tout simplement.

Au petit matin ce sont nos amis du 3<sup>ème</sup> escadron (Capitaine de Baulny) qui sont en charge de la mission principale: la reconnaissance de l'agglomération de Givry où des résistances allemandes importantes sont signalées.

Notre 4<sup>ème</sup> escadron doit flanc-garder cette action et se tenir prêt à déborder largement Givry par l'Ouest.

Le pauvre 3<sup>ème</sup> escadron tombe sur un os de taille. Dans Givry et les villages voisins, les Allemands ont eu le temps d'établir des barricades tenues par des canons antichars ainsi que par de nombreuses armes automatiques.

Le contact est rude, les pertes sévères. Mon camarade de promotion et ami, l'aspirant Seston (Ancien de Miranda), est tué dans cet engagement. Cinq automitrailleuses sur 18 sont sérieusement endommagées.

Cette résistance n'est pas à la mesure d'un escadron d'A.M. et réclame l'intervention des chars. Malheureusement les Sherman de la 1<sup>ère</sup> D.B. sont toujours immobilisés, en panne sèche, à 30 km au sud. A mes yeux, cette maladie chronique de la 1<sup>ère</sup> Armée, n'a pas permis à la 1<sup>ère</sup> D.B. de s'exprimer pleinement.

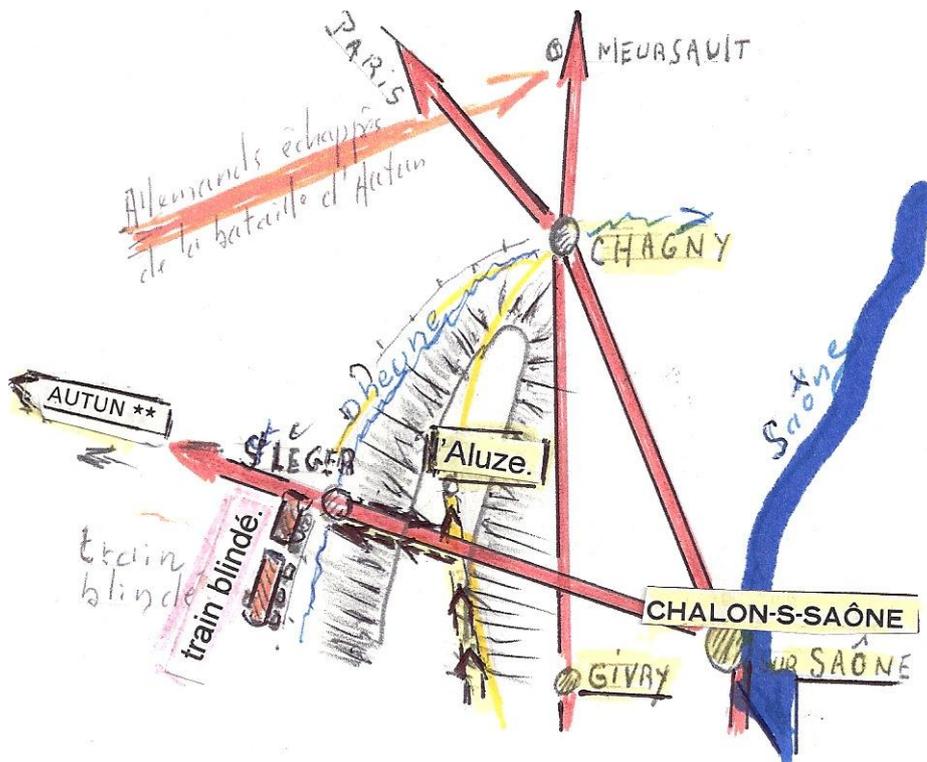
Le Colonel Lecoq décide donc de faire intervenir son escadron de chars légers. Ceux-ci, armés de pauvres pétoires de 37 mm, sont un peu faiblards pour ce genre de confrontation.

Heureusement, ils sont commandés par un très grand capitaine, le père Oster. Ce dernier dispose d'une équipe de lieutenants qui, tous, ont participé brillamment à la campagne de 1940 (St Olive – Magdelain – Laine).

Le Capitaine Oster choisit de manœuvrer Givry par l'Est et, dans un rush magnifique, il brise la résistance allemande. Bravo pour les résultats ; mais c'était tout de même un peu téméraire !

Au moment où le combat de Givry se termine, les Sherman et les zouaves de la 1<sup>ère</sup> D.B., enfin ravitaillés en essence, déboulent sur la localité et la débordent très largement vers le Nord. La route de Chagny est ouverte.

## Les mémoires de Grand-Loup.



Le 6 septembre, le colonel Lecoq reçoit l'ordre d'éclairer en direction de Chagny. Il laisse l'escadron du Capitaine de Baulny panser ses blessures et faire face aux éventuels dangers venant de l'Ouest par les routes du Creusot.

C'est notre escadron qui est chargé de la poursuite de l'adversaire. Le peloton Caniot enfourche l'axe principal vers Chagny et nous sommes chargés d'assurer sa flanc-garde Ouest.

Pour cette mission, le peloton de Gastines est invité à utiliser les petites routes d'une ligne de crête Sud-ouest /Nord-est qui sépare la vallée de la Dheune de la vallée de la Saône. Cette mission ne pose aucun problème..... Sauf si ...

### **Et si mon half-track ne s'était pas perdu ? (Petites causes ... grands effets !)**

Eh, oui, en temps de guerre, des incidents mineurs ont parfois des conséquences imprévisibles.

Notre peloton traverse sans histoire la route départementale qui mène de Châlons à Autun. "Ça suit ?" La question est rituelle. "Oui ça suit !"

OK, je rejoins Léonce arrêté dans le village de Lauze. Il est en discussion avec le maire du village, Monsieur Piot, un grand honnête homme comme on n'en fait plus. Son fils, Michel Piot, s'engage sur le champ dans notre peloton. Ce merveilleux garçon sera tué quelques mois plus tard au combat du Haut du Tôt.

Le char-obusier M.8 déboule dans le village et serre sur la droite dans un grand bruit de ferraille, suivi du scout-car de Kirs Teller, notre banquier brésilien. Le 57 mm tracté est un peu en retard, mais il est là. Et le half-track ? Le Chef Reger ne comprend pas : "il était là, derrière moi, il y a 5 minutes"(ce véhicule n'est pas équipé de radio).

## Les mémoires de Grand-Loup.

Nous attendons, pas tellement inquiets. 5 minutes de retard, ça peut passer. 10 minutes. Alors là, rien ne va plus ! Maussade et "péteux" à la fois, j'annonce cette bonne nouvelle à Léonce. Qui m'engueule sèchement. Je repars en trombe à la recherche de ce "half-track" cher à Roger Nimier (je vous suggère de lire ses "hussards bleus").

Au carrefour de la route d'Autun, personne ! Pas de "half-track". Oh ! La panique à bord ! Avec Barberis et Merbah à quatre pattes, comme les pisteurs indiens, nous examinons les traces fraîches sur le goudron. "On dirait ... Eh oui, on dirait bien que le maudit half-track a pris la direction d'Autun".

L'aspirant Heissat, pas fiérot, rend compte de l'incident par radio à Léonce. Plutôt furieux ; celui-ci l'invite à retrouver, "fissa", ce foutu half-track.

Je ne vous dis pas toutes les injures sélectionnées que je m'adresse, in petto, pour ne pas blesser les oreilles de mon conducteur bien aimé.

"Allez Barberis, au galop !" Barberis ne se le fait pas dire deux fois. Il se prend pour Schumacher sur une Ferrari de formule 1. Nous filons comme des zèbres sur la route d'Autun. En quelques minutes, nous sommes en vue de St Léger sur Dheune où nous descendons à "tombeau ouvert". Et là, tout en bas, je vois enfin le half-track qui a fait demi-tour et raccroche déjà sa remorque blindée. Le chef de voiture, le brigadier Maitre, (fermier à Novi près de Cherchell) m'annonce tout ému :

*"Les boches sont là, à 100 m sur le pont et d'après les civils, il y a un train blindé dans la gare du village "*

Et, sans me laisser le temps de le questionner, cette vache de half-track démarre à toute allure. L'aspirant le poursuit, à la fois soulagé et incrédule. Un train blindé ? Ça existe cette chose-là ? J'ai du mal à le croire, mais je passe tout de même l'information par radio. Léonce paraît aussi étonné que moi.

*"Attendez sur les hauteurs, j'arrive avec le peloton".*

C'est avec grand plaisir que je vois arriver nos blindés. Pendant que j'installe le char obusier M.8 en position de tir sur la vallée, les automitrailleuses de Léonce sont déjà arrivées sur le pont qu'elles dégagent au canon et à la mitrailleuse. Ça ferraille ferme du côté du canal. Nos amis démolissent 5 camions en provenance d'Autun et font une vingtaine de prisonniers.

La nouvelle de cet accrochage, à l'évidence, a fait du bruit dans Landernau. Le paysage commence à s'animer et les événements vont suivre une progression dont j'étais loin de soupçonner l'ampleur :

A 15 heures, nous recevons le renfort du commando sur jeeps de la 1<sup>ère</sup> D.B. Son chef, le Lieutenant Lamaze part avec des patrouilles à pied pour localiser le fameux train blindé et mesurer l'importance de l'adversaire.

En fin d'après-midi, c'est le 2<sup>ème</sup> escadron de notre régiment (Capitaine Ronot) qui vient relever le peloton de Gastines. Nous recevons l'ordre de rejoindre notre escadron qui doit participer, dès que possible, à l'investissement de Dijon.

Sur la route, dans la nuit, nous croisons l'escadron de chars destroyers du Capitaine Henri Giraud (fils du Général Giraud, "Papa" pour ses intimes) qui devra s'attaquer au fameux train blindé.

Impressionné par ce déploiement de forces qu'il a déclenché, l'aspirant se fait tout petit.

Et ce n'est pas fini !

Si vous voulez prendre la mesure des événements que j'ai, involontairement, provoqués, je vous invite à lire, ci-dessous cet extrait du livre du Général de Lattre (Histoire de la 1<sup>ère</sup> Armée française. P. 51).

## Les mémoires de Grand-Loup.

*" Kientz est lui-même aux prises avec les colonnes allemandes qui tentent de le bousculer pour passer. Autour de Saint-Léger et de Saint-Bérain, à une quinzaine de kilomètres au Sud-Ouest de Chagny où il a jeté une petite flanc-garde aux ordres du capitaine Henri Giraud, un violent accrochage se produit qui exige tous ses moyens. Accrochage peu banal, d'ailleurs, car c'est à un train blindé que se sont heurtés, à proximité de la gare de Saint-Bérain, deux T.D. du 9<sup>ème</sup> R.C.A.*

*Entre les deux canons de 76.2 de nos tanks Destroyers et cette forteresse ambulante que la Kriegsmarine a réussi à convoyer depuis Bordeaux, la lutte est inégale. Le train compte deux automoteurs de 120 mm, quatre 105 sous tourelles et plusieurs canons automatiques jumelés. Et il précède cinq convois de transport !...*

*.... De fait, vers 18 heures, nos batteries prennent à partie, à vue directe, les six rames à l'arrêt. En quelques minutes, tout flambe. La débâcle est rapide. Abandonnant leurs 180 wagons, leurs morts, leurs blessés et un énorme matériel où les armes abondent, les Allemands se dispersent au hasard et profitent du crépuscule pour fuir en désordre."*

Après cette lecture, vous en conviendrez, Grand-Loup avait mis dans le mille ! Si je vous ai conté, avec force détails, cette fugue de mon half-track, c'est d'abord qu'elle est plutôt cocasse. C'est aussi parce qu'elle souligne joliment l'incidence du hasard dans les activités guerrières. Aucun document, pas même le journal du régiment, ne mentionne la flanc-garde involontaire de mon half-track. C'est bien dommage !

En réalité, cet incident n'a fait que précipiter les événements : le Général de Montsabert, informé par les F.F.I. et par les reconnaissances aériennes, de l'arrivée imminente de cette armée allemande en débâcle, avait pris les dispositions nécessaires. Il a rassemblé une force importante composée d'un régiment de chars destroyers (2<sup>ème</sup> Dragons), de la 1<sup>ère</sup> Division d'infanterie et du corps-franc Pommiés (lequel est appuyé par le mortier de 60 mm de mon voisin et ami, Louis Abadie, que vous connaissez tous). Cette force va bousculer la division d'avant-garde de l'armée Boskowitz dans de furieux combats, les 7, 8 et 9 septembre, combats qui prendront le nom de bataille d'Autun (Les Allemands y perdront plus de 2 000 tués). Cet échec sanglant d'Autun conduit le 2<sup>ème</sup> échelon de cette armée allemande (20 000 hommes), commandé par le Général Elster, à monter vers Orléans pour se rendre aux Américains plutôt qu'aux Français.

Ce petit rappel historique étant terminé, revenons au peloton de Gastines ! Tard dans la nuit, nous retrouvons avec plaisir notre 4<sup>ème</sup> escadron regroupé au Sud de Chagny.

Le 7 septembre, le régiment attend la prise de Beaune par la 1<sup>ère</sup> Division blindée pour se lancer en éventail dans la plaine de la Saône, objectif Dijon. En fait et en raison des fortes résistances de l'adversaire dans cette région, seul le peloton Caniot sera engagé sur Meursault et les villages voisins. Pendant ce temps-là, les chars Sherman du 5<sup>ème</sup> R.C.A. se heurtent à une forte colonne allemande qui, précisément, arrive de Saint Léger sur Dheune. Cette colonne est finalement écrasée dans la région située entre Nolay, Saint Romain et Auxay, à l'issue de durs combats qui ne se termineront qu'en fin de journée. Dans le même temps, les chars du 2<sup>ème</sup> Cuirassiers sont arrêtés devant Beaune où ils subissent des pertes sévères.

C'est la raison pour laquelle, le peloton de Gastines restera l'arme au pied pendant toute la journée. Nous passons la nuit à Meursault, près d'un cimetière si ma mémoire ne me trahit pas. Toute la nuit, nous entendons des bruits de combats qui se déroulent quelque part au Nord-Ouest de la localité.

Au petit matin, j'aperçois le Lieutenant de Mérode qui reprend le commandement de son 3<sup>ème</sup> peloton : hospitalisé au moment de l'embarquement, il s'est battu avec les états-majors pour obtenir l'autorisation de nous rejoindre au plus vite. Et il a réussi.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Le 8 septembre, au petit matin, l'escadron est arrêté à la sortie Nord de Meursault prêt à démarrer. Derrière nous, est venu se serrer un escadron de chars Sherman du 5<sup>ème</sup> R.C.A. Dans l'attente de l'ordre "En avant", les équipages sont descendus à gauche des véhicules et discutent ferme en prenant le café.

Il se passe alors un incident assez drôle qui nous met tous en joie. Un motard avance à allure ultra réduite au milieu de la foule des militaires bavards et il klaxonne. Ce motard, très calme, fait des signes de la main pour obtenir le passage. Les uns après les autres, nous nous effaçons pour obéir à ses injonctions, tout surpris lorsqu'il arrive à notre hauteur de constater qu'il s'agit d'un motocycliste allemand. Bravo pour son culot ! Il a ainsi remonté sans problème une colonne de blindés longue de plus d'un kilomètre et, à ma connaissance, personne ne l'a arrêté. J'en suis heureux pour lui. Il aura eu ainsi le plaisir de retrouver peut-être sa mère patrie.

Vers 8 ou 9 heures, les chars du 2<sup>ème</sup> cuirassiers pénètrent enfin dans la ville de Beaune. Nous nous préparons à participer à la poursuite de l'adversaire au sein du régiment, au complet pour la première fois. Nous recevons même un ravitaillement d'essence et c'est bon signe. Pourtant l'ordre de départ ne vient pas et nous attendons sous une pluie battante sans bien comprendre les raisons de cette halte prolongée. Aujourd'hui, grâce à tous les documents rassemblés dans ma bibliothèque, je peux vous dire pourquoi : La bataille d'Autun connaît des rebondissements et le commandement, inquiet pour son flanc Ouest, envisage de nous y renvoyer en renfort.

C'est le père Lecoq qui doit trépasser ! On lui maintient sa mission, mais on lui pique deux escadrons sur quatre. A 23 heures tous les colonels sont convoqués auprès du Général du Vigier. Il y a du changement dans l'air !

Le 9 septembre, le 2<sup>ème</sup> R.S.A.R. reprendra son exploitation dans la plaine de la Saône avec la totalité de ses escadrons sauf un : le nôtre.

Pourquoi ? Parce que le commandement nous aime, pardi ! L'escadron Baudouin devra s'infiltrer dans le massif calcaire qui borde la R.N. 6, à l'ouest de Nuits St Georges, pour couper la route Paris-Dijon, au fond de la vallée de l'Ouche.

La région qui nous est attribuée offre un contraste saisissant avec la zone des grands crûs bourguignons où chaque mètre carré vaut une fortune. C'est un pays de grandes forêts plantées sur un relief assez coupé avec des villages relativement pauvres et très espacés les uns des autres. Les routes y sont rares, étroites et sinueuses. La Wehrmacht s'est bien gardée d'envoyer des unités dans un coin aussi " paumé ", favorable au harcèlement des maquisards. Partis de Corton, à l'aube, nous arrivons à Urcy sans voir âme qui vive. Au cours de nos arrêts, nous entendons, en plaine, du côté de Nuits St George, le bruit du canon. C'est le 2<sup>ème</sup> escadron qui tombe sur un adversaire musclé. Nos amis vont subir des pertes importantes. Mais revenons à notre mission.

Le Capitaine Baudouin regroupe ses pelotons autour de Montculot, château qui a appartenu à notre vieil ami Lamartine, d'où la vue embrasse un vaste horizon forestier. Nous aurions pu y méditer utilement sur quelques strophes apprises autrefois, sans enthousiasme je dois le confesser :

*"Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour ? "*

Ces quelques vers s'appliquaient assez bien à notre situation, qu'en pensez-vous ?

Notre capitaine ne l'entend pas de cette oreille : il a volontairement oublié les vers que l'on dit pourtant inoubliables :

*"O temps... suspend ton vol ! Et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours ! "*

## Les mémoires de Grand-Loup.

Aussi, ses ordres ne sont-ils nullement influencés par l'inquiétude métaphysique et maladive de ce cher Alphonse, nullement soumis à l'usage des alexandrins !

*"Vous allez descendre et me couper la route Paris-Dijon dans le fond de cette vallée ! Mérode prendra Pont de Pany et Gastines occupera le carrefour de Fleurey. Le peloton Caniot restera en réserve à Urcy. En avant ! "*

*A Pont de Pany, Mérode va se casser les dents sur son objectif en tombant sur une défense "super-costaud". Malgré un engagement des plus vigoureux, il n'entamera pas cette résistance bientôt renforcée par des unités motorisées venues de l'Ouest.*

Notre peloton ne connaît pas un sort meilleur. Nos bagnoles descendent un affreux chemin de terre sur un versant très abrupt où les changements de pentes et la forêt n'ouvrent aucun champ de tir sur le fond de la vallée. Léonce me demande de lui aménager une plage de recueil à mi-pente, ce que je fais. Il descend seul avec son éclairage vers le carrefour de Fleurey. J'entends bientôt les bruits caractéristiques d'un accrochage sérieux dont je peux suivre les péripéties à la radio. Même dans ce lieu perdu, Léonce est tombé sur un convoi important, disposant d'un armement puissant. Ce combat est donc très inégal et le peloton, coupé en deux, est un peu "en l'air".

Heureusement le capitaine nous donne l'ordre de décrocher et de remonter, au moment où les "chleuhs" commencent à nous assaisonner avec leurs mortiers de 81 mm et leurs mitrailleuses quadruples de 20 mm. Pas manchots, ces gaillards-là !

En arrivant au château de Montculot, nous avons la surprise du jour : des centaines de parachutistes du 1<sup>er</sup> Bataillon de Choc pique-niquent au pied des murailles." Que passa aqui ? Qu'est ce qui se passe ? " Nous n'allons pas tarder à le savoir.

### **La moutarde de Dijon nous monte au nez**

Notre capitaine est en grande discussion avec le Colonel Deshazars de Montgaillard, un fort brillant cavalier qui a le vent en poupe. Celui-ci vient prendre le commandement d'un groupement chargé de déborder Dijon par le Nord-Ouest, tandis que la 1<sup>ère</sup> Division Blindée, venant du sud par la R.N. 6 fixera l'essentiel des forces allemandes chargées de la défense de la ville.

Ce groupement Deshazars de Montgaillard sera formé du 1<sup>er</sup> Bataillon de Choc, de l'escadron Baudouin et d'un peloton de chars destroyers du 9<sup>ème</sup> R.C.A.

Le commandement n'a pas été très généreux pour un groupement chargé d'une mission aussi "hasardeuse" ! Pardonnez-moi, je vous prie, ce mauvais jeu de mots. Il aurait pu nous accorder un escadron complet de chars destroyers. Nous n'aurions pas protesté !

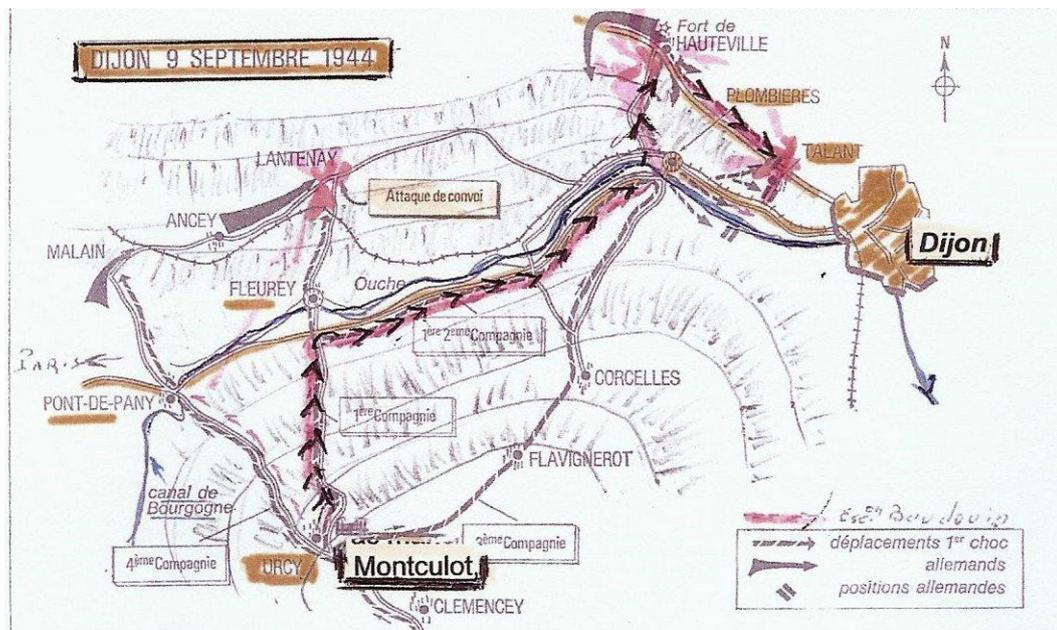
Les ordres d'opérations nous étonnent un peu. Il s'agit d'un raid blindé de nuit qui se déroulera de la manière suivante :

Un détachement partira vers minuit vers Pont de Pany en vue de placer un verrou qui devra stopper les unités allemandes arrivant d'Autun ou de l'Ouest.

Le gros de la troupe descendra par le mauvais chemin que nous avons reconnu quelques heures plutôt et il devra occuper Plombières - les Dijon avant l'aube. Partant de cette localité, ce détachement devra investir Dijon, en utilisant deux axes : la route Paris-Dijon, d'une part, la route Troyes-Dijon ( D 71) d'autre part.

Nous ne faisons pas de commentaires mais chacun de nous comprend bien qu'il s'agit d'une mission audacieuse, voire téméraire. Ce sera notre premier raid blindé de nuit.

## Les mémoires de Grand-Loup.



C'est "culotté", certes, mais très excitant. La réputation combative des parachutistes nous rassure. Et puis, surtout, la présence de la 1<sup>ère</sup> D.B., qui attaquera Dijon au Sud, est une garantie sérieuse.

Au moment où nous démarrons, la nuit, cette coquine, est des plus obscures... Ce n'est pas la "nuit de Chine, nuit câline" de la vieille chanson que vous connaissez ! Eclairage interdit, cela va de soi ! Pas très plaisant pour les pilotes !

Le peloton de Mérode est déjà parti avec la 1<sup>ère</sup> compagnie "para" pour prendre Pont de Pany. Ils vont au-devant de grandes difficultés.

Dans notre détachement, c'est Caniot qui a pris la tête et nous ne lui disputons pas ce privilège. L'automitrailleuse de Labanhie occupe la position peu enviable de voiture de pointe. Je lui souhaite bien du plaisir !

Ce convoi de taupes arrive sans problème au carrefour de Fleurey. Heureuse surprise, les convois allemands ont disparu. La route est libre. Elle est libre, mais elle est sombre. On n'y voit pas à 10 mètres.

Le convoi entre dans le village de Plombières vers 4 heures du matin. Pas la queue d'un fridolin ! Eh bien, les choses ne se présentent pas si mal ! Après un temps consacré au regroupement, on arrive à la phase la plus délicate de l'opération :

Le peloton Caniot, épaulé par deux chars destroyers, continue sa route le long du canal de Bourgogne, aux ordres du capitaine commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie parachutiste.

Avec le reste du détachement, nous cherchons et trouvons un mauvais chemin qui, à l'Ouest de Plombières, grimpe un versant raide comme la justice (la justice d'autrefois, pas l'actuelle !) et débouche sur la route Troyes-Dijon. Tout baigne, jusqu'à présent !

Maintenant le jour est levé. Nous pouvons nous laisser glisser jusqu'à Dijon.

L'Aspirant reçoit mission d'installer ses engins à la ferme de Hauteville en vue d'assurer la protection du P.C. du Capitaine et de préparer son char-obusier à tirer, à la demande, sur les lisières de la ville. Les blindés et la compagnie du 1<sup>er</sup> Choc continuent leur progression vers Talant.

Très vite, le combat s'engage. Il est d'une rare violence, si l'on en juge au bruit incessant de la canonnade. Dans le half-track du P.C., le Capitaine Lefort paraît, soudain, tendu. Cet homme, habituellement souriant et décontracté, se concerte, soucieux, avec le Capitaine Baudouin.

## Les mémoires de Grand-Loup.



Le Capitaine Lefort



Le Capitaine Baudouin

Je viens les écouter et je comprends : à Talant la résistance allemande est beaucoup plus forte que prévu. La garnison, très nombreuse, possède des armes anti-char et des bruits de chenilles sont signalés, qui annoncent l'arrivée de chars adverses. Pas de quoi pavoiser, n'est-ce pas ?

De notre côté, les pertes sont importantes. Nous avons "paumé" une jeep dont le conducteur, Samuel a été tué (c'est un de mes compatriotes de Nancy avec lequel j'entretenais des rapports très sympathiques). Quant à la compagnie para, elle compte de nombreux tués et blessés. De plus, elle n'a pas réussi à entamer les défenses allemandes installées sur cet éperon de Talant qui forme une véritable citadelle naturelle.

Mais que fait donc la 1<sup>ère</sup> D.B. qui devait attirer et fixer l'essentiel des unités allemandes ? Nous saurons plus tard, qu'elle n'a pas reçu ses ravitaillements en essence et qu'elle est immobilisée, en panne sèche, au Nord de Beaune. C'est malin !

Bien sûr, nos patrons pourraient encore manœuvrer par le Nord en utilisant les petites routes de Hauteville et Ahuy. Hélas, ils n'ont pas un poil de réserve.

Au lieu de voir arriver Grouchy, c'est Blücher qui nous tombe sur le rable (Waterloo, morne plaine ... Vous connaissez ?) : notre motard, Paul Belvert, en effectuant une liaison vers Plombières, rencontre une colonne de 6 à 800 frisés qui arrive par la route de Troyes. D'où viennent-ils, ces oiseaux-là ? A cet instant, notre situation est des plus précaires. Tenus en échec vers l'avant, nous sommes coupés sur nos arrières.

La situation est franchement inconfortable ! Le Lieutenant de Vaublanc part en trombe avec les deux automitrailleuses du P.C. et il démolit un canon anti-char qui n'a pas eu le temps de se mettre en batterie. Il mitraille les colonnes de fantassins qui subissent un maximum de pertes.

Le plus grand nombre d'entre eux a "gerbé" dans les bois voisins et continue à progresser vers nous, en tout-terrain. Jamais abattus, ces coquins d'Allemands ! Debout sur la plage arrière de mon char-obusier, je vois arriver plusieurs centaines de "feldgrau" qui commence à nous asticoter furieusement. C'est fort déplaisant ! J'attrape la mitrailleuse lourde de D.C.A. et, sans état d'âme, je tire dans le tas. Tout ce beau monde finit par disparaître ; mais nous avons eu chaud !

Comme un malheur n'arrive jamais seul, nos deux capitaines reçoivent l'ordre de décrocher au plus vite. En effet l'état-major aurait reçu l'information d'une reconnaissance aérienne qui fait état de l'arrivée d'une cinquantaine de chars "tigre" empruntant la route Troyes-Dijon (la nôtre). Cette information est nécessairement fautive puisqu'il n'y a jamais eu de chars "tigres" sur le front français. Au pire, c'eût été des chars "panthère", lesquels ne sont pas plus affectueux ! En fait, l'observateur aérien a probablement vu un convoi de camions qu'il a pris pour des chars, provoquant une belle panique à l'état-major. Panique transmise à notre détachement. (Curieusement, le bouquin du Général de Lattre maintient cette affirmation).

## Les mémoires de Grand-Loup.

En fin d'après-midi, nous commençons à nous replier vers le château de Montculot en traversant Plombières. Les habitants paraissent accablés, à juste titre, par notre départ.

Ce raid audacieux se termine par un demi-échec. Il méritait mieux ! Toutefois, il a conduit le commandement allemand à prendre la décision d'abandonner la ville dès la nuit suivante. L'opération n'a donc pas été inutile.

Pour terminer ce chapitre, sachez que nos amis chargés de verrouiller la porte derrière nous, à Fleurey, face à l'Ouest, n'ont pas chômé. Submergés par plus d'un millier d'allemands, ils ont ferrailé gaillardement et ils ont été sauvés par l'intervention des automitrailleuses du Prince Philippe de Mérode qui n'y est pas allé de mainmorte. (J'ai récolté toutes ces informations dans l'excellent bouquin de mon camarade, Raymond Muelle, "Le premier Bataillon de Choc»).

En remontant vers le château de Montculot, nous croisons une colonne de scout-cars et autres engins montés par des marins. Que vient donc faire "la Royale" dans ce lieu oublié des Dieux de la mer ? Ils ne vont tout de même pas se mettre au mouillage à Montculot ! Et qui vois-je dans le scout-car de commandement ? Mon vieil ami Leperdriel, (un ancien de Miranda), coiffé d'une casquette d'enseigne de vaisseau. Il est magnifique ! Nous n'avons même pas le temps de bavarder : Son patron, le Lieutenant de vaisseau Savary (le futur ministre de l'éducation nationale) se montre pressé de descendre dans la vallée de l'Ouche. Nous nous disons au revoir et à bientôt ! Nous nous reverrons dix-sept ans plus tard... au Fort de l'Est.

L'escadron se regroupe, une fois de plus devant le château de ce cher Alphonse de Lamartine. Roulé dans une couverture devant ma jeep, je m'endors comme un bébé.

*11 septembre 1944*

Dijon est libre. Nous repartons par le même itinéraire et nous entrons enfin dans la ville sous les acclamations d'une foule en délire. L'escadron s'aligne, par peloton, sur une grande place, à l'intérieur d'une caserne. Les officiers apprennent qu'ils sont invités à l'hôtel de "la Cloche d'or". Le capitaine donne quartier libre, par roulement, à nos hommes. Les lieutenants disparaissent assez rapidement. L'aspirant commet l'erreur de s'attarder pour écouter les dernières folles histoires du Chef Rieger (Le chansonnier "pied-noir" du peloton). Survient la jeep du capitaine. Il m'appelle sur un ton peu affable. Il m'invite à contempler la transformation radicale des blindés de l'escadron. Je me retourne et ma surprise n'est pas feinte : les automitrailleuses sont chargées de caisses en bois comme des voitures de déménagement ou des roulottes de Gitans.

*"Heissat vous allez me faire disparaître au plus vite ce.... (Censuré). Je reviens dans une demi-heure, je ne veux plus voir ce fourbi arabe".*

Je convoque les sous-officiers encore présents et je répercute les ordres. Ils connaissent bien les réactions de notre capitaine et ils ne sont pas surpris par sa fureur glaciale. J'affecte la sévérité, mais la curiosité l'emporte. J'aimerais bien connaître le contenu de ces "foutues" caisses et où ont-ils pu trouver tant de choses en si peu de temps.

*- "Du champagne réservé à la Wehrmacht" me répond Paul Landry d'un air gourmand. "Il y en a encore en quantité et bien d'autres choses dans un train qui est arrêté là, dans la gare". D'un air faussement navré, il ajoute : "Bon mon Lieutenant, on va vous l'enlever, votre champagne ! Dans dix minutes il aura disparu, c'est promis !"*

Quand le capitaine revient, tous les véhicules sont nets, propres, impeccables. Il a retrouvé son allure de grand patron courtois et souriant. L'aspirant est comblé. Toutefois, il garde un petit doute. L'attitude trop soumise de Paul Landry, ce coquin, ne colle pas avec le bonhomme. Elle est même hautement suspecte. Où a-t-il fait planquer ce qui a disparu si vite ?

## Les mémoires de Grand-Loup.

Quelques jours plus tard, je retrouverai quelques bouteilles de champagne en tourelle, en lieu et place des obus de 37 mm. Avec un peu d'humour, j'aurais pu dire aux chefs de voitures : " Et avec ça, quand vous allez rencontrer les "frisés", vous allez les inviter à boire à votre santé, Prosit, Kamarade ! " Hélas, dans les jours qui suivent, je perdrai le sens de l'humour et de la plaisanterie.

Le Capitaine Baudouin me prend dans sa jeep et me conduit au fameux hôtel de la "Cloche d'Or ". Et là, il se pique une deuxième "rabia". En effet le responsable de l'établissement ne reconnaît pas la qualité d'officier à un aspirant et il ne veut pas lui accorder une chambre. Le capitaine, toujours grand seigneur, manifeste une colère boréale qu'il conclut en décidant qu'il n'acceptera pas "Sa chambre", si "Son aspirant" n'obtient pas la "Sienne ! " Bien entendu on lui donne satisfaction. L'aspirant est aussi fier que s'il avait été adoubé par son suzerain. Un quart d'heure plus tard, je suis déjà rasé, changé, impeccable. Heureux !

Au cours du dîner nous apprenons qu'un peloton par escadron restera sur place, le lendemain, pour participer à un défilé dans la capitale des Ducs de Bourgogne. Le "Roi Jean" n'a pas su résister à son goût du faste et des honneurs. C'est bien dommage car, le 12 septembre, les unités repartiront au combat, inutilement diminuées d'un tiers de leurs moyens. En pleine exploitation, c'est une erreur. Nous allons en payer les frais... Peut-être faut-il que je vous explique pourquoi.

En reconnaissance, le capitaine place généralement deux pelotons en parallèle et garde un peloton en réserve. Dès qu'il tombe sur une forte résistance, le peloton au contact fixe l'adversaire, le peloton de réserve contourne la résistance qui décroche ou se fait démolir. "L'art militaire est simple et tout d'exécution" affirmait qui vous savez ... Non, pas Charles, mes petits ! C'est Napoléon, l'auteur de cette phrase frappée au coin du bon sens !

### **La mort glorieuse mais inutile d'un grand, d'un très grand Capitaine**

*Le 12 Septembre 1944*

Après une nuit royale à l'hôtel de la "Cloche d'Or", nous nous retrouvons sur le bitume de la route de Langres. Le temps est gris, maussade; il annonce déjà l'automne. Pour la première fois, nous sommes précédés par la 1<sup>ère</sup> Division Blindée. Ce n'est pas une mince affaire que de doubler les artilleurs, les zouaves sur leurs half-tracks, puis les escadrons de chars T.D. et les Shermans. Des saluts fraternels sont échangés au passage.

A Longeau (15 km au Sud de Langres), l'escadron Baudouin reprend l'axe principal en lieu et place du 2<sup>ème</sup> Escadron (capitaine Ronot). Celui-ci reçoit la mission d'éclairer vers le Nord-Ouest en vue d'établir le contact avec l'armée américaine venue de Normandie.

A notre droite le 3<sup>ème</sup> Escadron (Capitaine de Baulny), se déploie plein Est, direction Vesoul et il ne tarde pas à mordre les fesses des arrière-gardes allemandes du « Kampfgruppe » du Général von Brokovski, le bourreau d'Oradour sur Glane.

Le peloton de notre ami Philippe de Mérode emprunte gaillardement la route nationale ; mais il est rapidement arrêté par une très forte résistance allemande installée aux lisières du village de Sts-Geosmes.

Dans le même temps le peloton de Gastines draine les petites routes situées à l'Est de l'axe. La nuit nous surprend au moment où nous commençons à tâter les lisières de Chalindrey. Nous nous replions sur le petit village de Nordant – Chatenois où nous passons la nuit.

## Les mémoires de Grand-Loup.

*Le 13 septembre 1944*

Cette journée noire du 4<sup>ème</sup> escadron mérite une attention particulière.

Pour vous faire comprendre les erreurs commises (je devrais dire les fautes), je commencerai à vous présenter la situation et les directives du Général du Vigier avant de vous faire une analyse du terrain autour de Langres. Je pourrai alors vous faire part des faits marquants de cette journée dramatique, avant d'en examiner les causes et les conséquences selon un schéma des plus classiques.

A l'aube de cette journée, la situation est d'une simplicité enfantine : les armées alliées de Normandie foncent plein Est, aux basques des armées germaniques en pleine déroute. La flanc-garde Sud de l'armée Patton a été confiée à la 2<sup>ème</sup> Division Blindée du Général Leclerc. Celui-ci, à cette date, a déjà atteint Vittel.

Entre les armées alliées de Normandie et celles de Provence, le corridor disponible pour les unités allemandes ne dépasse guère une quarantaine de kilomètres.

Les directives du Général du Vigier en date du 12 septembre au soir, sont nettes et sans bavures (voir journal de marche du 2<sup>ème</sup> R.S.A.R.) :

- Eclairer en direction de Langres, et se préparer à reconnaître en direction de Montigny le Roi et Bourbonne les Bains.
- Rechercher la liaison avec les armées alliées du Nord.

En décodant, cela signifie qu'aux yeux du Général du Vigier, l'essentiel, c'est ce qui se passe au Nord-Est de Langres. La prise de la ville, il n'en parle pas ; preuve qu'elle ne l'intéresse pas. Il est bien regrettable qu'il ne l'ait pas exprimé d'une manière plus précise.

Et maintenant, si vous le voulez bien, donnons un coup d'œil au terrain. La carte au 1/50.000 dont vous avez un extrait ci-dessous est facile à analyser.

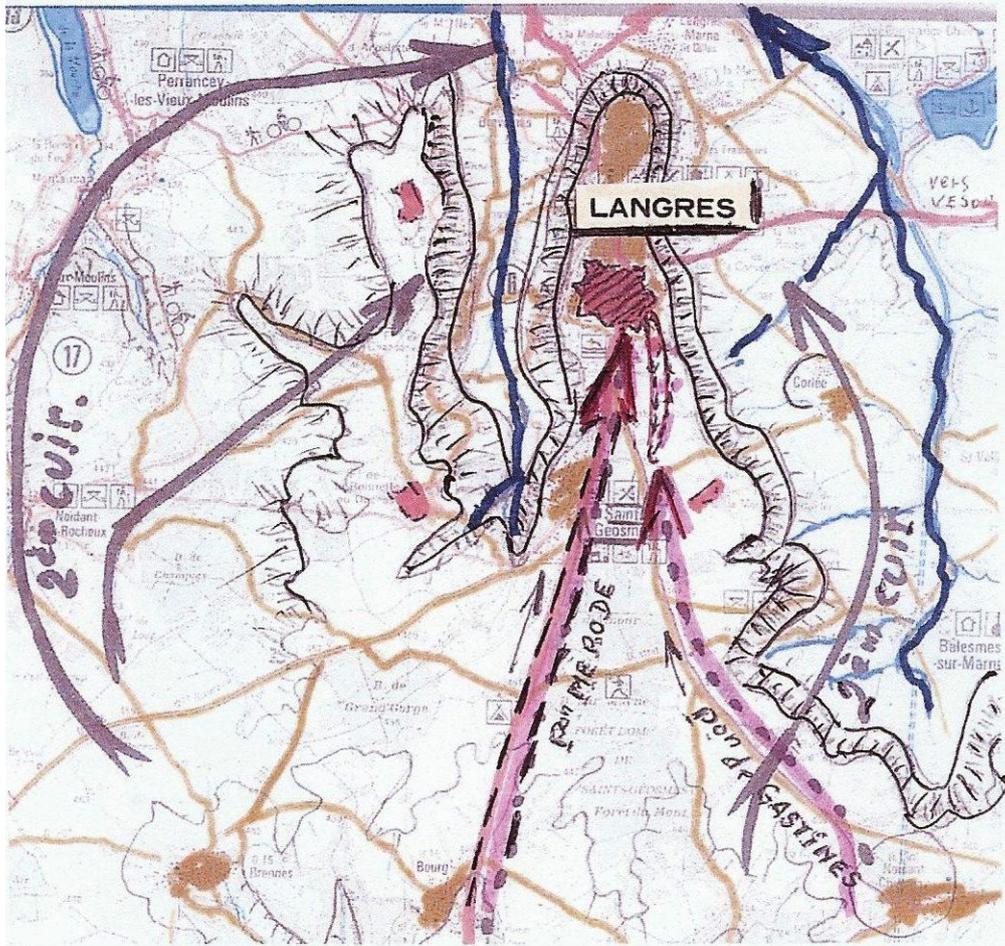
Le plateau de Langres n'est pas très élevé puisqu'il culmine à 516 m. Son originalité tient au fait qu'il constitue un château d'eau dont les rivières alimentent les mers du Nord (Seine, Aube, Marne et Meuse) ainsi que la Méditerranée (affluents de la Saône).

Dans sa partie septentrionale, ses contreforts font penser à des doigts de gants qui séparent les différentes vallées. L'ancien oppidum gaulois de Langres, enserré dans des remparts élevés s'allonge entre la vallée de la Marne et celle de son affluent, la Bonnelle.

Cette plate-forme domine et écrase de toute sa hauteur le bassin de la Marne.

A la base du promontoire, ce vieux coquin de Vauban a su construire une citadelle qui commande tous les accès Sud de la ville et, notamment la route de Dijon qui traverse cette forteresse.

## Les mémoires de Grand-Loup.



Même avec une petite garnison, les dispositions de Monsieur de Vauban permettent d'interdire l'accès de la ville haute.

Toutefois, je vous propose d'examiner la carte de plus près : à l'Est comme à l'Ouest, un maillage serré de petites routes permet de contourner sans difficulté l'ancien oppidum. Si la place-forte est occupée, il suffit de laisser quelques piquets de garde pour que la garnison soit quasiment prisonnière dans sa citadelle.

En conclusion et si vous m'avez bien compris, dans une guerre de mouvement, la prise de vive force de cette ancienne place d'arme est parfaitement inutile. En 1870, les Allemands ne s'y étaient pas trompés : "Cette ville fortifiée, sa citadelle, ses forts détachés et les redoutes de campagne creusées dans les champs du pourtour ont fait réellement peur aux troupes allemandes coalisées. Alors que la garnison n'était composée que de quelques unités de "mobiles" peu combattifs, l'envahisseur est passé au large" (texte d'un illustre inconnu trouvé sur Internet).

Et maintenant, passons à l'exposé des événements du 13 septembre tels que je les ai vécus :

Dès le lever du soleil les deux pelotons de l'escadron Baudouin se mettent en route. Le peloton de Mérode qui a gardé le contact dans la nuit, grâce à des patrouilles à pied, tombe immédiatement sur une résistance des plus musclées aux lisières de Sts. Geosmes.

L'automitrailleuse de commandement du Prince, tirée par un 88 mm pack-flack, doit sa survie à la maladresse du pointeur allemand. Têtu, Mérode persiste à avancer encore de quelques mètres pour localiser l'anti-char. Cette témérité un peu folle permet au tireur allemand de manifester son incompetence en le manquant encore à deux reprises.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Je ne serais pas étonné que ce malheureux "vert de gris" se soit fait botter les fesses par son chef de pièce. Le feu adverse s'allume alors sur toutes les lisières. Le père Lecoq, qui a serré son P.C. juste derrière nous, demande à l'artillerie française d'exécuter un tir d'intimidation sur le village.

Dans le même temps, le peloton de Gastines a pu progresser sans difficulté à l'Est de Sts. Geosmes. Aussi, matraqués par les hommes de "la bombarde", largement débordés sur leur flanc oriental, nos cousins germains finissent par décrocher. Un détachement des commandos de France du Colonel d'Astier de la Vigerie, pressé d'en découdre, est venu nous rejoindre. Ces commandos terminent le nettoyage du village. Le peloton de Mérode exécute encore un saut de puce de 2 km et il peut placer ses blindés en surveillance sur l'entrée de la citadelle de Langres. Il peut ainsi annoncer que la porte principale de la citadelle a été murée et entourée de chevaux de frise par nos adversaires.

Quant à notre peloton, il s'est arrêté au lieu-dit "la chambre haute " d'où il n'a pas de vue directe sur la citadelle. En effet, la végétation a poussé librement sur ce terrain militaire extérieur à la place-forte et camoufle complètement les ouvrages de monsieur de Vauban.

Léonce, vieux routier de la reconnaissance, souhaite parfaire son travail en envoyant une patrouille à pied qui devra le renseigner sur l'occupation ou l'abandon de la forteresse. Je pars donc avec six "rombiers" piqués dans l'équipage du canon de 57 mm.

Sur ce terrain très couvert, nous tombons d'abord sur un bastion avancé autour duquel un matériel militaire a été récemment abandonné. Toujours fouinards, mes Gaulois s'attardent trop longtemps à mon gré sur les caisses et sacs à dos de la Wehrmacht. Je les active vigoureusement. Quelques centaines de mètres plus loin, le brigadier Isaac me fait des signes d'appel avec le bras. Je le rejoins. Accroupis à quelques mètres du fossé cher à l'architecture militaire de l'époque, nous observons longuement ce qui se passe de l'autre côté. Rien ne bouge, aucun signe de présence humaine. En réalité, hors du mur vertical des fameuses douves nous ne voyons pas grand-chose. Descendre ce mur qui ne mesure pas moins de 7 à 8 mètres, il n'en est pas question. Je choisis donc la solution de facilité en pratiquant l'appel du feu par le feu. Isaac vide un chargeur de pistolet-mitrailleur en arrosant les parapets. La réponse nous arrive, immédiate, éloquente et même péremptoire, trop nourrie à mon gré. Heureusement nos adversaires sont de foutus mauvais tireurs. Aucun de mes "gus" n'est touché mais, tous, nous avons eu chaud aux fesses. La patrouille cherche son salut dans une course de 1 000 mètres-haies des plus spectaculaires. Nous arrivons hors d'haleine à l'A.M. de commandement de Léonce, nantis d'un précieux renseignement : la citadelle est occupée .Elle est même trop occupée.

La première phase de la reconnaissance confiée à l'Escadron Baudouin est donc terminée. Nous pourrions commencer à entamer la deuxième phase, vers Montigny et Bourbonne, dès que les fantassins nous auront remplacés. C'est d'autant plus logique qu'à la même heure, les chars du 2<sup>ème</sup> cuirassiers et le bataillon de zouaves, passés par Noidant-le-Rocheux ont largement entamé le débordement de la vieille cité sans rencontrer d'opposition. (Voir carte ci-dessus).

S'il avait disposé de son troisième peloton, inutilement retenu pour défiler à Dijon, notre capitaine aurait effectué cette manœuvre dès 11 heures du matin .C'est évident !

A notre grande surprise, le commandement va imposer au Capitaine Baudouin une mission habituellement confiée à des unités de choc : il s'agit de faire exploser le mur qui ferme la porte principale de la forteresse et de faire une entrée en force. Cette nouvelle conduit Léonce à exprimer vertement sa réprobation. Le capitaine l'exprime plus sobrement :

*"Mon cher Vaublanc, c'est bien la première fois que l'on demande à un escadron de reconnaissance de s'emparer de vive force d'une forteresse ! "*

## Les mémoires de Grand-Loup.

On lui confie un détachement constitué de la manière suivante :

- Une cinquantaine de parachutistes américains venus se mettre à la disposition du Colonel Lecoq,
- Une section de F.F.I.,
- Une section de sapeurs du génie qui opérera la destruction du mur.

Le Colonel Lecoq, en fait, dirige l'ensemble de l'opération. Il commence par faire exécuter un tir d'artillerie sur la citadelle. Dès le départ, les choses commencent à aller de travers puisque les premières salves, trop courtes, tombent sur le P.C. régimentaire. Elles blessent grièvement le Capitaine de Rouville, le directeur de tir des artilleurs.

Puis le peloton de chars du Lieutenant Magdelain arrose les superstructures de la citadelle au canon de 37 mm. Nous sommes bien placés pour savoir qu'avec un canon aussi faiblard, c'est un cautère sur une jambe de bois ! Enfin, l'ordre est donné de prendre la porte principale.

Dès que les éléments de tête, conduits par notre capitaine commencent à enlever les chevaux de frise, les Allemands ouvrent un feu nourri d'armes automatiques et de grenades à fusil. Ce feu, exécuté à très courte distance, brise l'élan de ce détachement et les pertes sont sévères : le Capitaine Baudouin est mortellement blessé et il expire quelques minutes plus tard dans les bras de notre aumônier, le Père Déal. Une dizaine de parachutistes américains sont blessés et trois hommes des F.F.I. comptent parmi les victimes.

En conséquence le colonel donne l'ordre de ramener le détachement sur sa base de départ.

Cette opération, parfaitement inutile et mal ficelée, se termine donc par un échec complet.

Nous sommes tous abasourdis, effondrés par cette tragédie. Au moment même où cette action stupide a été déclenchée, les chars du 2<sup>ème</sup> régiment de cuirassiers ont terminé l'encercllement de la vieille cité qui tombe alors comme un fruit mûr... Peu de temps après, les 400 hommes de la garnison hissent le drapeau blanc sur la citadelle.

Certains de mes camarades se sont posés la question concernant l'opportunité, pour le Capitaine Baudouin, de se placer en tête de ce détachement hétéroclite. (La place du chef, éternel problème, est souvent discutée dans les réunions de cadres). Personnellement je comprends parfaitement la décision de notre patron: Si les règles habituelles du combat demandent au chef de se placer là où il voit la manœuvre, elles disent aussi qu'il doit se tenir là où la mission est la plus délicate. Et la mission la plus délicate était incontestablement celle du détachement chargé de "coiffer" la porte de la citadelle.

D'autre part la présence d'une petite troupe d'élite américaine placée sous commandement français imposait la vertu de l'exemple. Notre capitaine, homme de guerre et homme d'honneur, n'a pas hésité une seconde. Et pourtant, comme je vous l'ai rapporté plus haut, il avait marqué son désaccord sur cette folle mission qu'on lui imposait. Pardonnez – moi, je vous prie, de vous avoir infligé ces trop longues réflexions tactiques. Je reprends mon récit.

Au moment où le drapeau blanc flotte sur la petite citadelle, notre peloton reçoit l'ordre d'occuper Corlée, petit village niché au-dessus de la Marne, à 3 km Sud-Est des remparts de Langres. De ce patelin, nous voyons la colonne de chars qui pénètre dans la vieille cité.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Avec l'accord de Léonce, je dispose d'une petite demi-heure pour aller embrasser une vieille tante qui habite Langres, rue Cardinal Morlot. Je trouve toute la famille Serbource alignée sur le trottoir. Ma jeep s'arrête à la hauteur du groupe et je dis, très simplement : « Bonjour ma tante ! ». Elle ouvre la bouche, bat des ailes et ne sait quoi répondre. Quand j'enlève mon casque, mes lunettes de char et que j'essuie mon visage noir de poussière, elle m'arrose de ses larmes. Une vraie fontaine ! J'ai droit ensuite à toutes les embrassades des cousins, cousines, amis, voisins, voisines, et je me demande si je pourrai jamais sortir vivant de ce raz de marée d'affection. Je prends juste le temps de boire un verre avec eux avant de remonter vers Corlée. Plus tard et jusqu'à sa mort, ma pauvre vieille tante ne me présentera plus jamais autrement que par cette phrase naïve et touchante : « Mon neveu, notre libérateur ! »

De retour au peloton, Léonce me fait prendre les dispositions habituelles pour la nuit ; puis nous nous rendons à l'église de Saints Geosmes pour rendre hommage à notre Capitaine.

Nous y retrouvons tous nos camarades de l'escadron et du régiment. Tous sont consternés et la plupart pleurent sans retenue. Le Général du Vigier arrive, salue la dépouille de cet officier d'exception et reste silencieux pendant de longues minutes. Il ne fait aucun commentaire. Sa simple présence, en plein combat, montre assez dans quelle estime il tenait notre capitaine.

Avant la tombée de la nuit nous rejoignons Corlée. Bien entendu nous ne parviendrons pas à trouver le sommeil. Après la tension de la journée, nous prenons conscience de la perte irréparable qui vient de frapper notre escadron. Nous nous sentons orphelins. On a tellement abusé de cette image qu'elle paraît, aujourd'hui, excessive. Pourtant, je crois exprimer la vérité du moment.

Curieusement, nous avons le sentiment d'avoir vu disparaître notre protecteur. J'utilise le mot "curieusement" et je m'en explique : la réputation de Robert Baudouin conduisait tout naturellement le commandement à lui confier les missions les plus difficiles donc les plus dangereuses. Or son intelligence, sa sérénité, son calme expliquent qu'il a pu les mener à bien avec le minimum de pertes. Nous savions aussi qu'il était totalement étranger à la recherche d'une gloire personnelle.

Bref toute sa personnalité dégageait un climat rassurant pour ses subordonnés.

Son remplaçant, le Lieutenant de Vaublanc, bénéficiait de toute notre amitié et il s'est "sublimé" pour faire face à ses nouvelles responsabilités. Il a tout fait pour rester dans le droit fil de la philosophie du Capitaine Baudouin. Néanmoins nous avons su, immédiatement, que rien ne serait plus comme avant.

De fait, après Langres, le colonel confiera les missions les plus délicates au 3<sup>ème</sup> Escadron, magistralement commandé par le capitaine de Baulny. Celui-ci a déjà eu l'occasion de faire la preuve de sa compétence, de sa fougue et de son flair. En plus de tout cela, il a un pot terrible. Après Baudouin, de Baulny s'impose comme le meilleur des capitaines du régiment. A ce sujet, je vous rappelle les réactions de Napoléon : Quand on lui recommandait un officier pour une opération particulièrement délicate, il demandait : "A-t-il de la chance?"

Plus tard, au cours des différentes campagnes auxquelles j'ai été « invité », j'ai observé que les patrons placent toujours leur meilleure unité sur l'axe le plus difficile.

# Les mémoires de Grand-Loup.

## **La grande chevauchée s'achève chez Jeanne d'Arc...presque chez moi**

Le 14 septembre, à 7h 30, l'escadron et l'Etat-Major du Régiment assistent aux obsèques du Capitaine Baudouin dans l'église de Sts Geosmes. Son cercueil passe lentement devant les hommes alignés sur la route qui mène au cimetière. C'est le dernier salut à un templier égaré dans notre temps. Le Colonel Lecoq prononce une courte allocution, puis il nous donne l'ordre de reprendre le combat.

Le peloton Caniot part en tête sur l'axe Langres-Montigny le Roi, suivi du peloton de Mérode. Ils vont tomber sur une vive résistance à Frécourt.

Quant au peloton de Gastines il draine les petites routes situées à l'Est de la nationale N° 74. Nous traversons, sans trouver d'opposition, les villages d'Orbigny le val et Poiseul. A mi-chemin entre Poiseul et Bonnecourt, Léonce, alerté par l'accrochage de Frécourt, redouble de précautions. Il fait partir une patrouille à pied de 5 hommes pour reconnaître les lisières du village et il me demande de préparer un tir du char-obusier sur les bordures du bois voisin.

Avant même que j'ai eu le temps de grimper sur la plage arrière, je suis surpris par une longue rafale de mitrailleuse de l'A.M. de tête. Elle vient d'envoyer "ad patres" un motard allemand qui s'est jeté dans les bras de notre ami Montès. Le tireur, Avronsart, (encore un franco-brésilien de charme) s'est distingué en touchant le motard sans abîmer la BMW toute neuve. Je cavale vers eux pour admirer, à mon tour, cette petite merveille mécanique. Au moment où je commence à me pencher sur l'engin, une fusillade éclate en queue de peloton. Je repars au grand galop pour retrouver la place que je n'aurais pas dû quitter. Je suis doublé par une A.M. que Léonce a fort heureusement dépêché pour rétablir la situation. L'A.M. se fait un vrai carton "et bientôt le combat cessa, faute de combattants". 15 "feldgrau" ne reverront pas la mère-patrie et 4 sont faits prisonniers. De notre côté Galloula ne survivra pas à ses blessures tandis que Bustamente et Michel Piot sont légèrement touchés.

Le Chef Rieger nous explique alors ce qui s'est passé :

Un peloton d'une trentaine de cyclistes teutons, ignorant notre présence, est venu se jeter sur nos derniers véhicules. Au lieu de prendre la tangente, leur chef, un enragé, les a lancés à l'attaque. Ce feldwebel s'est montré fort courageux, mais un "chouia" obtus.

Je n'ai pas le temps de philosopher avec Rieger : l'A.M. de tête vient d'ouvrir le feu à nouveau. Un camion allemand flambe sur la route à quelques centaines de mètres. Le char-obusier prolonge le tir et détruit trois autres camions appartenant au même convoi.

Cette fois le compte est bon. Léonce fait reprendre la progression. Le peloton traverse sans coup férir les villages de Bonnecourt, Recourt, Avrecourt pour atteindre, finalement, Meuse-Montigny. Tous ces villages dont le nom se termine sur la syllabe "court" exhalent un parfum typiquement lorrain.

A Meuse-Montigny, nous recevons l'ordre de nous installer défensivement pour y passer la nuit. Nous y passerons également la journée suivante, en raison d'un niveau d'essence qui flirte dangereusement avec le zéro. Derrière nous, les chars de la 1<sup>ère</sup> D.B. sont arrêtés. Panne sèche, une fois de plus !

Caniot est envoyé sur la route de Neufchâteau où il prend contact avec un escadron de la Division Leclerc à Clermont.

## Les mémoires de Grand-Loup.

*Le 16 septembre 1944*

Nous attendons les ordres au carrefour de la route D. 429 qui mène à Nancy par Vittel et de la D. 417 qui conduit à Bourbonne. Je souhaite, évidemment, qu'on nous propose de prendre la première. La perspective d'une mission de reconnaissance sur Nancy et les environs n'est pas pour me déplaire, vous vous en doutez.

Hélas, mes espoirs seront déçus ! Nous partons en direction de Bourbonne, puis notre direction s'infléchit vers Darney. Nous ne faisons aucune mauvaise rencontre au cours de cette dernière journée d'exploitation.

Le 3<sup>ème</sup> escadron a plus de chance que nous : le lieutenant de Buzonnière capture le Général allemand Von Brodovski (le responsable du massacre d'Oradour sur Glane), qui se plaint auprès de lui des clôtures de fil de fer barbelé qui ont freiné sa fuite à travers champs (Sa voiture a été détruite par l'aviation). Le grand Buzo, imperturbable, lui répond : "mon Général, c'est pour empêcher les vaches de se sauver". Le général allemand aura-t-il compris ?

Notre galop s'arrête à Fouchécourt où l'on nous prie de marquer un arrêt prolongé. Il faut attendre une remise à niveau des réserves en carburant et munitions. Nous apprendrons, plus tard, que cette décision émane du Général Eisenhower. Elle touche quasiment toutes les armées alliées, sauf celle du Maréchal Montgomery qui pourra, ainsi, aller un pont trop loin ! Cette remise en ordre va coûter deux semaines de guerre au ralenti. En ce qui nous concerne, la première semaine se passe dans le cadre bucolique de Fouchécourt et la seconde à Genevreuille, à 10 km Ouest de Lure.

Ce sera une période de vacances champêtres. Nous dormons tout notre saoul, nous mangeons à satiété et nous buvons au-delà du raisonnable. L'aspirant, buveur d'eau, parle pour ses anciens camarades, solides amateurs de bons vins.

Cette fausse impression de "fin de guerre" se fonde sur le calme absolu que nous connaissons dans cette belle campagne vosgienne. Chaque jour, votre Grand-Loup se balade dans les bois environnants où il fait des récoltes de girolles et de cèpes à faire crever d'envie tous les "branchés" de mycologie appliquée. Pas de journaux, pas de radio, le temps s'est arrêté !

J'apprendrai, bien des décennies plus tard, qu'à Dompierre (30 km Nord de Fouchécourt), la division du Général Leclerc s'est heurtée à un régiment de chars "panthères". Dans cette même période faussement calme, les Allemands ont réussi à rassembler trois divisions blindées devant Lunéville. Ces divisions, placées sous le commandement de Manteuffel, ont bousculé et fait reculer les troupes américaines sur une profondeur de 20 km (voir annexes jointes). Sans l'intervention de l'aviation américaine cette contre-attaque allemande aurait fait de sérieux dégâts.

Pendant que l'armée Patton et celle de Manteuffel se déchirent allègrement, nous réapprenons le "farniente" à la française. Regroupés en popote d'escadron, nous dégustons la merveilleuse cuisine préparée par notre hôtesse. Le vin est fourni par Philippe de Mérode qui a fait venir une barrique du vin de sa propriété située dans la région de Corton. Mes anciens, grands connaisseurs en la matière, se livrent à un véritable rituel pour le déguster. Les "oh !" Et les "ah !" qui accompagnent cette véritable messe en l'honneur du "Corton" font bien rigoler l'aspirant buveur d'eau.

## Les mémoires de Grand-Loup.

Le dernier jour de nos vacances vosgiennes, nous recevons enfin le ravitaillement destiné aux réservoirs et aux estomacs. Deveza, le vieux cuisinier du P.C. d'escadron, m'annonce qu'il y a même du gros rouge de l'intendance, mais qu'il faut rendre les nourrices immédiatement.

*"Qu'est-ce-qu'on fait, mon Lieutenant, on ne va tout de même pas les rendre pleines ? "*

L'aspirant, il s'en fout royalement des problèmes de pinard, du gros rouge de l'intendance en particulier. Cette indifférence à l'endroit du breuvage des Dieux permet à votre Grand-Loup de trouver une solution quasi géniale :

*- "Dis-moi un peu, Deveza, il y a de la place dans le tonneau du Prince ? "*

Deveza paraît surpris, voire choqué, mais sa réponse est affirmative.

*"Alors, qu'est-ce que tu attends pour transvaser les nourrices dans la barrique du Prince ?" Si Coluche avait assisté à cette scène, il aurait pu dire "voilà une décision qu'elle est bonne !"*

Quelques mois plus tard, après avoir vécu séparés, en guerre de position, les officiers de l'escadron se retrouvent autour d'une table, au Tholy. On fait sortir la barrique de "Corton grand cru" et le rituel reprend. Pas de "ah!" de satisfaction, mais quelques "oh!" de désolation. Dans un silence pesant, le Lieutenant de Vaublanc ose une interrogation embarrassante :

*"Dis-moi, Philippe, on dirait que ton vin n'a pas supporté le changement de saison " ? "*

Chacun abonde dans son sens, sauf l'aspirant qui ne se sent pas concerné par ces remarques oiseuses.

Deveza qui assiste bêtement à notre réunion me "casse la baraque" en s'adressant directement au "popotier":

*- "Ce ne serait pas le vin de l'intendance que nous avons mis dans le fût, mon Lieutenant ? "*

Je ne vous dis pas la suite, vous pouvez la deviner.

- Iconoclaste ! Attila ! Gengis Khan ! Et d'autres noms d'oiseaux, tellement grossiers, que je n'ose pas vous les répéter.

Aujourd'hui, ayant appris le goût du vin, j'ai vraiment honte de mon initiative barbare.

En vérité, mes camarades se sont montrés beaucoup trop indulgents à l'endroit de leur jeune Aspi.

Et voilà comment se sont terminées ces pages de gloire, ouvertes à Cuges les Pins le 20 août 1944.

J'espère que vous n'avez pas pris ma référence à Lassalle au sérieux. Grand-Loup blaguait, bien sûr ! Les Hussards de l'Empire avaient connu des combats d'une autre ampleur, qu'il s'agisse de la durée, de l'espace parcouru ou de la violence des batailles. Comparés aux cavaliers de Lassalle, nous ne sommes que des gamins !

Nous allons passer à la 2<sup>ème</sup> phase de la campagne de France, sur fond de paysages vosgiens, de pluie, de brouillard et de neige. Les émotions ne manqueront pas, dans cette guerre de position. Mais les récits de Grand-Loup seront moins pétillants.